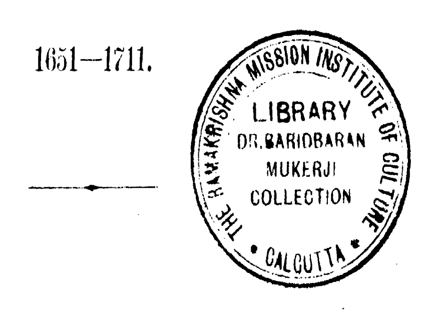


L'APÔTRE DE CEYLAN

P. JOSEPH VAZ.

Pretre de l'Oratoire

1651—1711.



CALCUTTA:

PRINTED AND PUBLISHED BY C. GOUBERT AT THE CATHOLIC ORPHAN PRESS.

1896.

ERRATA.

—o—

Page 24 v. 2	*au lieu de*	1864	*lisez*	1664.
„ 33 note	„	P. Juan, S. J.	„	P. Suau, S. J.
„ 48 v. 13	„	ramenait	„	ramassait.
„ 112 v. 1	„	voyaient.	„	venaient.
„ 114 v. 18 et 19	„	la nouvelle que le P. Joseph demeura à Kandy *lisez* la nouvelle que le Roi non seulement permettait que le P. Joseph demeurât à Kandy.		
„ 127 v. 16	„	à deux heuzes *lisez* à dix heures.		
„ 135 v. 2 et 3	„	malgré que l' on emporta *lisez* malgré que la loi du Pays exigeait que l'on emportât.		
„ 153 v. 18	„	Java *lisez* Juva.		
„ 155 v. 16	„	appeller	„	arrêter.
„ 159 v. 21	„	Vannu	„	Vanni.
„ 203 v. 7	„	1873	„	1843.



PREFACE.

Cette notice sur la vie et sur les travaux de l'illustre Apôtre de Ceylan n'est pas destinée au public. Elle n'a été imprimée qu'à 300 exemplaires. C'est une annexe à un rapport que je fis à la S. C. de la Propagande (26 Sept. 1894 No. 849) et que S. Em. le Cardinal Préfet m'a autorisé de faire imprimer pour être présentée aux Emes. Cardinaux Membres de la S. Congrégation, aux Evêques de l'Inde et aux Prélats et Supérieurs des Ordres Religieux qui s'intéressent particulièrement aux Missions de l'Inde.

Le P. Joseph Vaz, pour lequel, encore au commencement de ce siècle, on avait à Ceylan une vénération presque égale à celle que l'on a aux Indes pour la mémoire de St. François Xavier, est presque entièrement tombé dans l'oubli. En Europe et même aux Indes, peu

de personnes l'entendent nommer aujourd'hui et à Ceylan, théâtre de son Apostolat, les vieux en parlent encore, mais la jeune génération connait à peine son nom.

Or, sa vie devrait être connue. Maintenant surtout que S. S. le Pape Léon XIII donne une forte impulsion à la formation d'un Clergé indigène dans toute l'Inde, sa vie, si elle était connue servirait de modèle aux prêtres indigènes et ferait voir en même temps de quoi est capable un prêtre Indien, bien formé et plein de zèle apostolique.

Nous avons des Saints aux Indes, mais nous n'avons pas encore jusqu'à présent un seul Saint Indien.

La question de la Béatification du Père Joseph Vaz a été soulevée peu d'années après sa mort par Dom François de Vasconcellos, S. J. Evêque de Cochin.

Quelques années plus tard, le procès diocésain fut fait à Goa ; mais quand on l'envoya à Rome, le Pape Benoit XIV l'annula pour

cause d'omission de formalités essentielles et ordonna de le recommencer.

Mais c'était déjà au moment de la crise douloureuse par laquelle les Missions de l'Inde passèrent dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et le procès ne fut plus repris.

Depuis, la S. C. de la Propagande s'était adressée plus d'une fois aux Evêques de Ceylan pour les encourager à travailler à découvrir le lieu de la sépulture du P. Joseph Vaz.

Espérons donc, qu'avec la grâce de Dieu la chose pourra se réaliser un jour. La béatification d'un prêtre Indien donnerait sans nul doute une impulsion nouvelle aux Missions de l'Inde et serait un grand encouragement pour l'œuvre si importante de la création d'un clergé indigène, sans lequel les missions de cette vaste contrée ne peuvent plus se développer, car le nombre de missionnaires que nous envoie l'Europe suffit à peine aux besoins des Chrétiens et en beaucoup d'endroits il n'y suffit même plus. Or il faut encore porter l'Evangile aux Païens.

Conformément au décret d'Urbain VIII, je déclare ne vouloir en aucune façon préjuger la question de la sainteté du Père Vaz. Je déclare en outre m'en rapporter entièrement au jugement de l'Eglise quant au caractère des faits merveilleux relatés dans cette biographie.

Cette notice sur la vie du P. Joseph Vaz est un abrégé de l'ouvrage du P. Sébastien de Rego, Oratorien de Goa.

Le P. Sébastien de Rego naquit à Neura, dans la province des Iles de Goa en 1699 c'est à dire douze ans avant la mort du P. Vaz.

Il fut reçu dans la Congrégation des P. P. Oratoriens à Goa le 20 Janvier 1730. Il était déjà prêtre

On ignore combien de temps il y resta, ainsi que les raisons pour lesquelles il sortit de la Congrégation pour se faire Théatin.

Il conserva néanmoins de bonnes relations avec les P.P. Oratoriens, qui l'invitèrent en 1745

L'enfant était venu au monde dans le village de Baulim, dans la maison des parents de sa mère. Tel est l'usage observé encore aujourd'hui chez les Indiens de classe plus élevée. Il fut baptisé dans l'Eglise paroissiale par le P. Jacinthe Perera S. J.

Nous avons peu de détails sur sa première enfance ; il était intelligent et très-pieux. Tandis que ses compagnons s'amusaient, il aimait à se retirer dans un endroit solitaire, où il passait de longues heures en prière.

Les Indiens dorment sur des nattes étendues par terre : Ses frères, quand ils se réveillaient la nuit, le surprenaient souvent à genoux sur sa natte priant avec ferveur.

Il allait tous les jours entendre la sainte Messe et, s'il arrivait que le prêtre dût porter le St. Viatique à un malade, l'enfant ne manquait jamais de l'accompagner.

Il aimait spécialement à suivre jusqu'au cimetière les convois funèbres et, souvent le soir, on le voyait courir dans les rues de la bour-

gade, demandant à tous ceux qu'il connaissait des prières pour les morts.

Il était aussi très-charitable envers les pauvres et, souvent, à l'insu de ses parents il leur donnait son propre dîner.

C'est tout ce que nous savons de l'enfance de Joseph Vaz.

On raconte qu'il y avait à Sancoale un vieillard nommé Antoine Cardoso, qui répétait souvent en regardant le petit Joseph :—" Oh ! " Sancoale, tu ne sais pas quel trésor tu possèdes, " mais le jour viendra où l'on verra comment " Dieu a tenu la promesse qu'Il avait faite à " ses parents."

Les villageois l'affectionnaient beaucoup et l'appellaient : le saint enfant.

Joseph apprit le Portugais à l'école paroissiale de Sancoale. Sa langue maternelle était le Concani.

Comme ses parents, voyant ses dispositions précoces, le destinaient à la prêtrise, ils l'envoyè-

rent pour étudier le latin à l'école de Baulim d'où il passa en rhétorique à l'université de Goa.

C'était alors une école renommée, dirigée par de savants professeurs Jésuites.

En se rendant à l'école et en retournant à la maison le jeune Joseph récitait toujours son chapelet.

Après avoir terminé son cours de rhétorique, le jeune Joseph Vaz passa à l'Académie de St. Thomas d'Aquin, où pendant quatre ans il suivit les cours de Philosophie et de Théologie.

Il logeait alors dans la maison paroissiale attachée à l'Eglise de Notre Dame du Rosaire.

C'est une petite église, de pauvre apparence à côté des magnifiques sanctuaires de Goa, mais elle est riche en souvenirs de saint François Xavier.

C'était là, qu'au son de sa clochette, il réunissait tous les jours les enfants. On y voit encore la chaire étroite et modeste de laquelle il prê-

chait aux chrétiens et l'autel sur lequel il disait la sainte Messe.

Ces murs blanchis à la chaux ont en soi quelque chose de solennel et qui remplit le cœur d'émotion.

Ce fut peut-être dans cette retraite que le jeune Joseph Vaz puisa l'esprit apostolique qui le distingua durant toute sa vie et qui en fit un grand missionnaire.

Il affectionait particulièrement le chœur de la petite église et il passait souvent des nuits entières sur les degrés de l'autel.

CHAPITRE II.

ORDINATION. VOCATION POUR CEYLAN. LE PADROADO.

Après avoir brillamment terminé ses études, Joseph Vaz reçut l'ordination sacerdotale des mains de l'Archevêque de Goa, Mgr. Antonio Brandão, qui le chargea aussitôt de la prédication.

Le Jeune Vaz se distingua bientôt jusqu'au point, que le Vice-Roi le choisit pour son confesseur. Il exerça pendant cinq ans le ministère à Goa.

Ce fut à cette époque qu'il conçut pour la première fois la pensée d'aller à Ceylan, pour

secourir les chrétiens de cette île, persécutés cruellement par les Hollandais hérétiques.

Voici comment cela se passa : Un chanoine de la cathédrale de Goa qui revenait de Chine, où l'avait probablement envoyé l'Archevêque, pour visiter la mission de Macão, qui dépendait de cette métropole, fut forcé à cause des avaries du navire sur lequel il s'était embarqué, à faire escale à Colombo.

Il fut témoin de la triste position à laquelle se trouvaient réduits les catholiques de Ceylan et ses récits impressionnèrent vivement le P. Joseph Vaz.

En effet, le premier soin des Hollandais après s'être emparés de Colombo et de Jafna fut d'expulser tous les prêtres.

Un vieux père Jésuite, que son grand âge et ses infirmités avaient empêchéé de partir avec ses compagnons fut décapité (1658) sous prétexte, qu'il n'avait pas dévoilé un complot dont, disait-on il avait eu connaissance au tribunal de la pénitence.

Les églises catholiques étaient profanées : le 16 Novembre 1656, les protestants découvrirent une statue de l'apôtre St. Thomas. Ils commencèrent par lui couper le nez, puis l'ayant percée de clous de toute part ils en chargèrent un mortier qu'ils tirèrent sur la ville de Colombo qu'ils assiègeaient en ce moment. (1).

Dès que les Hollandais sentirent leur domination établie, ils commencèrent une persécution en règle : Ordre fut donné à tous les catholiques d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes ; on les forçait sous les peines les plus sévères d'assister tous les dimanches aux offices dans les temples protestants ; enfin une proclamation du gouvernement datée du 16 Septembre 1658, décrétait la peine de mort pour quiconque donnerait l'hospitalité ou recevrait dans sa maison un prêtre catholique.

A l'époque dont nous parlons, il y avait déjà plus d'un siècle que durait la persécution,

(1) Ces faits que l'on pourrait taxer d'exagération, s'ils étaient racontés par un catholique, sont cités par un auteur protestant, Sir James Emmerson Tennent Lieutenant-Gouverneur de Ceylan en 1847, dans sou ouvrage : Christianity in Ceylon.

et les catholiques de Ceylan étaient privés de prêtres depuis bien des années.

On se figurera donc facilement dans quel état se trouvaient ces Missions qui au temps des Portugais donnaient de si belles espérances.

La Religion était anéantie : les nouveaux chrétiens indigènes ou plutôt leurs enfants étaient retombés dans le paganisme ou s'étaient faits protestants.

Il ne restait plus qu'un petit groupe de descendants de Portugais, métis pour la plupart et un nombre restraint de Singalais qui, après avoir forcément assisté le dimanche aux offices des protestants, se réunissaient secrètement dans quelque maison solitaire, pour réciter ensemble le chapelet et d'autres prières catholiques, s'exposant ainsi chaque fois aux terribles conséquences du code pénal Hollandais, s'ils étaient découverts.

Beaucoup enfin avaient choisi l'exil et s'étaient refugiés sur le territoire du roi de Kandy qui possédait alors presque la moitié de l'Ile, et

qui les laissait libres de professer la Religion Catholique.

Mais ces réfugiés, privés de l'assistance du prêtre depuis tant d'années menaient souvent une vie plus dissolue que les païens eux-mêmes.

La Religion Catholique était donc presque éteinte à Ceylan au moment où le chanoine de Goa avait été forcé de débarquer à Colombo, où il avait dû probablement se tenir caché, pour ne pas être jeté en prison par les autorités Hollandaises.

Les récits du chanoine touchèrent vivement le cœur du P. Joseph Vaz et éveillèrent en lui le désir de courir au secours de cette Eglise abandonnée.

Il confia sa pensée à plusieurs prêtres de Goa, car il voulait trouver quelques compagnons ; mais tous jugèrent la chose impossible, car les Hollandais gardaient rigoureusement leurs côtes pour empêcher qu'aucun prêtre catholique ne put pénétrer dans leur île.

Le P. Vaz persévérait néanmoins dans sa

généreuse résolution, lorsque l'Archevêque de Goa le nomma supérieur de la Mission du Canara avec titre de vicaire forain.

Les circonstances de cette Mission étaient tristes et graves.

Lorsque les troupes Portugaises se virent forcées d'évacuer les dernières places fortes qu'elles occupaient sur la côte du Canara, les Archevêques de Goa abandonnèrent aussi cette Mission qui faisait partie de leur Archidiocèse. Ils y furent peut-être contraints par les circonstances.

A l'époque de notre récit, la mission du Canara se trouvait réduite à l'état le plus lamentable.

Il n'y restait plus que trois églises dont la plus grande, celle de Mangalore, n'était qu'un hangard couvert de paille.

Ces églises, dit Sebastien de Régo, étaient comme des maisons sans maître, car il n'y avait pas de prêtre dans le pays.

Les chrétiens se trouvaient privés des Sacrements et, si un prêtre de Goa les visitait quel-

quefois, il arrivait souvent qu'il devait bénir le même jour le mariage des parents et celui de leurs enfants.

Le St. Siège ne pouvait pas regarder d'un œil indifférent cet abandon d'une ancienne chrétienté.

Le St. Père envoya donc des missionnaires et nomma Vicaire Apostolique du Canara l'Evêque Thomas de Castro, un Indien de la caste des Brâhmes, né à Goa, mais élevé à Rome depuis son enfance.

L'Archevêque de Goa protesta énergiquement contre cette mesure du St. Siège. Il disait que le Canara faisant partie de son Archidiocèse, appartenait au Patronat de la Couronne de Portugal et niait l'authenticité du Bref pontifical, qu'il disait avoir été extorqué subreptivement au Pape.

Il déclara l'Evêque Thomas de Castro, un intrus et envoya au Canara des prêtres de Goa avec ordre de ne pas reconnaître le Vicaire Apostolique comme tel et d'empêcher ses mission-

naires d'exercer le saint ministère et d'administrer les chrétiens. Il prononça contre eux les censures ecclésiastiques.

Thomas de Castro, de son côté, fort de la juridiction que lui donnait le Bref pontifical, déclara nulle l'autorité des prêtres de Goa et menaça de les excommunier s'ils continuaient à l'exercer.

Les suites de cette querelle furent des plus lamentables ; tout était en désarroi : les fidèles ne savaient plus qui était leur pasteur légitime et à quels prêtres ils devaient s'adresser pour recevoir les Sacrements.

L'Evèque Thomas de Castro voulant arriver à une entente pacifique avec l'Archevêque, expédia à Goa une copie de son Bref ; mais, quand le document arriva à sa destination, l'Archevêque Antoine Brandão était mort.

Telle était la position quand le Père Joseph Vaz fut désigné pour remplir les fonctions de Supérieur et Vicaire forain de la mission du Canara du chef de l'Ordinaire de Goa.

CHAPITRE III.

MANGALORE.

Le Père Sébastien de Régo ne traite pas assez clairement cet épisode de la vie du Père Joseph Vaz. Partisan du Padroado, il cherche avant tout à disculper les autorités diocésaines de Goa.

Heureusement, nous possédons un rapport que le P. Vaz lui-même fit à l'Administrateur de l'Archidiocèse, rapport qui jette une lumière suffisante sur la manière dont il avait agi dans ces circonstances critiques. Nous donnerons ce document à sa place.

Après la mort de l'Archevêque Brandão,

l'Administrateur du diocèse, reçut la copie du Bref Pontifical qu'avait envoyée l'évêque Thomas de Castro, mais il ne voulut prendre aucune décision jusqu'à l'arrivée du nouvel Archevêque.

Il résolut de maintenir en attendant le statu quo et envoya au P. Vaz sa nomination officielle.

Le P. Vaz, l'âme pleine du désir de partir pour Ceylan, hésitait d'accepter ce poste difficile. Il l'accepta néanmoins sur l'avis de son confesseur. Il espérait en outre pouvoir s'informer plus facilement, dans les ports du Canara que visitaient souvent les navires Hollandais, sur la situation des chrétiens de Ceylan et sur les moyens d'arriver jusqu'à eux.

Il partit de Goa au mois de mars 1681, à pied, pour Mangalore, en compagnie de son jeune neveu Joseph Carvalho et de quelques serviteurs.

Chemin faisant, il exerçait son zèle de missionnaire.

Aucun des chrétiens qui vivaient le long de la route n'échappa à ses soins. Il faisait des détours pour aller les trouver.

Sa charité était inépuisable ; il eut bientôt distribué aux pauvres tout l'argent qu'il portait avec lui, ainsi que l'argent du jeune Joseph Carvalho et de ses serviteurs. Les chrétiens, touchés de sa charité sans limites, lui faisaient aussi d'abondantes aumônes, de sorte, qu'il ne manqua jamais du nécessaire pour les besoins de sa petite escorte et des pauvres qu'il rencontrait.

Arrivé à Mangalore, le P. Joseph Vaz se rendit aussitôt auprès du Vicaire Apostolique et, après lui avoir représenté l'état d'incertitude dans lequel se trouvaient les Chrétiens du pays qu'il avait traversé, le grand mal qui en résultait et le scandale que donnait dans l'Eglise cette dispute de juridiction—il lui représenta la nécessité de mettre la chose au clair et de bien examiner avant tout, qui entr' eux deux avait ici le pouvoir légitime, lui, comme représentant de

l'Ordinaire de Goa, ou bien l'évêque de Castro Il demandait donc à voir les documents.

Cette simple franchise fit la meilleure impression sur Thomas de Castro qui accueillit favorablement la proposition du P. Vaz et lui montra l'original du Bref.

Après en avoir pris connaissance, le P. Vaz demanda au Vicaire Apostolique les pouvoirs nécessaires pour exercer le saint ministère.

Le 14 Septembre 1681, le P. Joseph Vaz envoya de Mangalore un long rapport à l'Administrateur de l'Archidiocèse de Goa, dans lequel il dépeint l'état des chrétiens placés entre les deux partis qui se disputent la juridiction.

Ce rapport est rédigé d'une manière prudente afin de ne pas trop froisser l'Ordinariat de Goa et lui démontrer néanmoins que ces droits étaient au moins douteux.

Il rend compte de la manière suivante de ses relations avec le Vicaire Apostolique :—

" Ce mode d'administrer que nous avons
" adopté a donné et donne encore beaucoup de

" scandale aux fidèles et aussi aux infidèles,
" car beaucoup d'entr'eux disent que l'Eglise
" Catholique n'est pas une ; que nous autres, prêtres de Goa et les Pères missionnaires de l'Evêque ne sommes pas fils et ministres d'une seule Sainte Mère l'Eglise, que notre loi, notre
" doctrine et nos Sacrements, ne sont pas les
" mêmes que ceux des missionnaires, contraires
" les uns aux autres ; que ce que font les uns,
" les autres le défont, et de cette manière notre
" Sainte Religion est humiliée et personne ne
" veut se convertir." ([1])

" Voulant y remédier autant qu'il était en
" mon pouvoir de le faire et pour qu'on ne dise
" pas de moi : *noluit intelligere ut bene ageret*,
" je me rendis chez l'Illme. Evêque, qui me
" montra ses pouvoirs et l'original du Bref, dans
" lequel, entr'autres, étaient nommés ce pays
" du Canara et cette ville de Mangalore. Il me

1 " Aujourd'hui encore les païens et les protestants aux Indes disent la même chose. Ils considèrent le Padroado comme une secte dans l'Eglise Catholique, ennemie et opposée à ce qu'ils appellent la juridiction de la Propagande. Ils les envisagent à peu près dans les mêmes conditions que les Anglicans et les Wesleyens.

" montra aussi une lettre de notre Vicaire
" Général (que Dieu le protège) dans laquelle il
" dit, qu'il avait reçu une copie du Bref, qu'il
" l'avait déjà remise à Votre Seigneurie et que
" la question de juridiction sera bientôt résolue.

" Ayant vu tout cela, je commençais à avoir
" des doutes, et, malgré qu'il me suffisait, pour
" avoir la conscience tranquille de m'en tenir à
" ce que Votre Seigneurie m'avait envoyée ici
" comme vicaire, et de suivre l'exemple de
" mon prédécesseur et des vicaires voisins,
" néanmoins, pour mieux assurer l'effet et les
" fruits des Sacrements et pour avoir la paix
" entre nous, j'ai demandé à l'Illme. Evêque
" de me déléguer conditionellement sa juri-
" diction, pour le cas qu'en réalité elle lui
" appartenait. De cette manière, en rendant
" compte de ce que j'ai fait à Votre Seigneurie,
" je puis attendre sa décision et l'Evêque en
" attendant suspend l'excommunication.

" Ma proposition parut bonne à l'Evêque et
" il me le concéda.

“ Je rends compte de tout celà à votre Seig-
“ neurie, toujours prêt à obéir à ses ordres.

“ Pour procéder néanmoins avec certitude, je
“ commence par vous demander pardon si j'ai
“ agi autrement que j'aurais dû agir. En se-
“ cond lieu, je prie votre Seigneurie de vouloir
“ me déclarer, si les chrétiens qui demeurent
“ dans tout le Royaume de Canara relèveraient
“ de notre juridiction, ou seulement ceux qui
“ habitent dans certaines parties du royaume,
“ et dans ce cas, quelles seraient ces parties ?

“ Enfin je prie votre Seigneurie de vouloir
“ me déclarer sur quelle base s'appuie-t-elle
“ pour prétendre, que tout ce royaume ou cer-
“ taines parties n'appartiennent pas à la juri-
“ diction de l'Evêque, quand elles sont toutes
“ contenues dans son Bref ?”—

Quand cette lettre arriva à Goa, le nouvel Archevêque Dom Manuel de Souza de Menezes avait déjà pris possession de son siège.

Il fut très-fâché de ce que le P. Vaz avait ainsi implicitement reconnu la juridiction du

Vicaire Apostolique et il désapprouva ouvertement sa conduite.

Il l'aurait probablement démis de ses fonctions, sans une circonstance fortuite :

Un père Jésuite, missionnaire du Mysore, vint à passer par Goa, et il parla beaucoup à l'Archevêque des vertus du P. Vaz. Il raconta que pendant son voyage il avait demeuré chez lui à Bacelor et qu'une fois, quand le P. Vaz priait il l'avait vu en extase soulevé en l'air et entouré d'une grande splendeur.

L'Archevêque confirma le P. Vaz dans son office de vicaire forain du Canara, mais il lui signifia en même temps qu'il ne devait d'aucune manière reconnaître la juridiction du Vicaire Apostolique, ou souffrir que ses missionnaires administrassent les sacrements, jusqu'à ce que l'affaire fût jugée à Rome en appel.

Une vie de tribulations commença alors pour le P. Joseph Vaz : Plus d'une fois il voulut abandonner cette malheureuse mission, mais l'Archevêque refusait de le lui permettre et lui

envoyait en même temps les ordres les plus sévères pour qu'il traitât d'intrus l'Evêque Thomas de Castro.

Thomas de Castro de son côté devait désirer que le P. Vaz restât à Mangalore, car, s'il partait, l'Archevêque ne manquerait pas d'y envoyer un autre vicaire, qui lui aurait fait une guerre ouverte, et comme il ne retira pas au P. Vaz les pouvoirs qu'il lui avait donnés dès le début, le P. Vaz pouvait en toute conscience exercer le saint Ministère.

Il eut néanmoms beaucoup à souffrir, car le Vicaire Apostolique était très-agacé de voir cet état de choses anormal se prolonger indéfiniment.

Le P. Vaz supportait avec patience toutes ces tribulations ; il cherchait toujours à maintenir la paix et exhortait l'Evêque Thomas de Castro, pour l'amour de cette paix si nécessaire pour ces Missions qui commençaient à renaître, de prendre patience et d'attendre la décision de Rome.

Cet état de choses dura trois ans, jusqu'en 1864. lorsque l'Archevêque Dom Manuel de Souza de Menezes et l'Evêque Thomas de Castro moururent presqu' à la même époque.

Durant ces trois années, le P. Vaz ne perdait pas un seul moment de vue son projet d'aller à Ceylan, malgré que les difficultés de cette entreprise qui paraissaient déjà grandes à Goa, ici vues de plus près parussent insurmontables.

Mais aussi à Mangalore le P. Vaz avait plus souvent l'occasion d'entendre parler des souffrances des Chrétiens de Ceylan, et, dans son impuissance de les secourir, il suppliait quelquefois le Père Nicolas Gamboa, son compagnon, de le vendre comme esclave aux marchands Hollandais qui faisaient le commerce entre Ceylan et les ports du Canara, espérant au moins de cette manière pénétrer dans cette île malheureuse.

Sa vie à Mangalore était très-active : levé avant l'aurore, il faisait sa méditation et réci-

tait l'Office. Puis il rassemblait les enfants autour de lui, leur faisait le catéchisme et enseignait lui-même aux plus agés à lire et à écrire ; ce qu'il faisait avec une grande patience.

Quand le peuple s'était réuni à l'église, il confessait, célébrait la sainte Messe et faisait après un petit discours qui touchait profondément le cœur des chrétiens et les rendait fermes dans la foi. Nous avons dit plus haut que le Père Joseph Vaz était un prédicateur de talent.

Apres midi il visitait les malades, enseignant aux uns la doctrine chrétienne, préparant les autres à la mort.

Les pauvres et les abandonnés étaient ses privilégiés : il les soignait, leur portait lui-même la nourriture. Il avait un soin spécial des esclaves : il y avait parmi eux des chrétiens vendus à des maîtres idolâtres.

Le P. Vaz convertit un grand nombre de païens et bâtit plusieurs églises.

Parmi ces conversions, la plus remarquable fut celle d'un riche seigneur Indien : il était né chrétien, mais des raisons d'intérêt et plus encore sa vanité l'avaient fait apostasier. Il vivait en païen et occupait une haute position à la cour du Rajah de Mangalore.

Le P. Vaz cherchait le moyen de ramener au bercail cette brebis égarée et de convertir sa famille. Mais l'Indien endurci l'avait menacé de mort s'il osait s'approcher de lui ou même de ses serviteurs.

La résidence de l'apostat se trouvait dans une contrée où il n'y avait que des païens. Le P. Vaz y alla et, trouvant que le maître n'etait pas chez lui il s'assit devant sa porte et attendit son retour.

L'Indien fut étonné de voir chez lui le missionnaire, après toutes les menaces qu'il lui avait faites, et lui demanda brusquement ce qu'il voulait.

Le P. Vaz lui répondit qu'il voyageait dans le pays et, que se sentant très-fatigué, il venait lui

demander l'hospitalité ; car, disait-il, il ne serait pas convenable qu'un prêtre allat la demander à des païens, là où il y avait un chrétien.

L'Apostat se mit à jurer et à l'insulter, disant qu'il n'était pas chrétien et qu'il n'avait pas l'habitude de donner asyle à des prêtres catholiques. Il le chassa de sa maison en lui criant que, s'il osait jamais y revenir, il lui en adviendrait bien pire que la fatigue dont il se plaignait.

Le P. Vaz s'assit devant la porte et se mit à prier.

La nouvelle se répandit aussitôt que le seigneur Indien avait été chrétien et qu'il avait renié sa foi et tous les païens des environs furent indignés de la manière brutale dont il avait traité le P. Vaz, pour lequel tout le monde avait une grande vénération.

L'apostat en fut exaspéré et ayant trouvé, comme de coutume le Père Vaz assis devant sa porte il se jeta sur lui en l'accablant d'insultes.

Le P. Vaz supporta tout avec humilité et quand l'Indien se fut apaisé, il lui dit ave douceur, qu'en venant le trouver il n'avait pas d'autre but que de sauver son âme et de le remettre sur la voie du salut, dont il avait

Pendant trois jours entiers le P. Vaz ne quittait pas la porte de l'apostat, supportant tous les affronts, la faim et l'ardeur du soleil.

Chaque fois qu'il le voyait, il le suppliait, les yeux pleins de larmes de songer au salut de son âme.

Il le fléchit enfin ; l'Indien se jeta à ses pieds et fit sa confession. Sa conversion fut complète et il mena dorénavant une vie exemplaire.

Après la mort de l'Archevêque et du Vicaire Apostolique, tourmenté toujours par la voix intérieure qui l'appellait à Ceylan, il demanda à l'administrateur de l'archidiocèse de Goa l'autorisation de quitter le Canara. Il l'obtint sans difficulté.

Avant de quitter Mangalore. il se rendit chez l'administrateur du Vicariat apostolique et, se jetant à ses pieds, il protesta qu'il n'avait jamais eu l'intention de manquer en quoi que ce soit à l'Evèque Thomas de Castro ni à ses Missionnaires, mais que si involontairement il leur avait causé du déplaisir il en demandait humblement pardon et desirait être absout publiquement dans le cas qu'il aurait encouru quelque censure.

Les deux prêtres s'embrassèrent en pleurant et le P. Vaz partit.

CHAPITRE IV.

Retour a Goa. Fondation de l'Oratoire. Depart pour Ceylan.

De retour à Goa, le P. Joseph Vaz rendit compte à l'Administrateur de l'Archidiocèse de la manière dont il s'était tiré de ses fonctions de vicaire forain et Supérieur du Canara.

Il est évident que l'Administrateur n'approuva pas sa conduite envers le Vicaire Apostolique et prit en mauvaise part qu'il n'avait pas défendu les droits de la juridiction de Goa, éteinte de fait par le Bref pontifical, car il ne lui donna aucune fonction à Goa, ni ministère paroissial à remplir, à lui, que l'on considérait

pourtant comme un des prêtres les plus dignes du diocèse.

Le P. Vaz profita de sa disgrace pour s'adonner entièrement au travail de Missionnaire, qui devait le preparer à la réalisation de son rêve : l'Apostolat à Ceylan.

Il s'adjoignit donc à deux religieux Portugais : les P.P. Emmanuël das Entradas et George das Saidas qui étaient venus à Goa du Couvent de Varatojo pour prêcher des Missions dans les paroisses.

Ces religieux en furent heureux ; car, ne connaissant pas la langue du pays, ils n'avaient pu, jusqu'à présent, s'adresser qu'à la classe plus élevée de la population, qui seule comprenait le portugais. Désormais, ils purent parcourir les villages, où le P. Vaz leur servait d'interprète, traduisant leurs sermons en langue Concani.

Un jour que le P. Vaz prêchait une mission dans l'église de St. Matthieu a Malar, dans l'île de Divar, à peu de distance de Goa, une femme appelée Marianne Fernandez, qui souffrait depuis

longtemps d'une fièvre dont on ne pouvait pas la guérir, frappée de ce qu' elle entendait dire du P. Vaz, fit un grand effort pour se traîner jusqu'à l'église et pouvoir se confesser à lui.

Elle lui raconta ses souffrances avec beaucoup de foi et de résignation à la volonté de Dieu. Le P. Vaz la consola, l'exhorta à avoir confiance en Dieu, et lui dit ensuite, qu' elle pouvait se retirer tranquille, que sa fièvre ne la reprendrait plus.

Marianne Fernandez quitta le confessional parfaitement guérie, et raconta elle-même à plusieurs personnes la grande grâce dont elle avait été favorisée.

A cette époque, le P. Vaz se retirait de plus en plus du monde. Il n'allait plus que rarement voir sa mère, pour laquelle il avait pourtant une très-grande affection, et songeait à se faire religieux.

Il y avait alors à Goa une Congrégation de prêtres indigènes, auxquels le défunt Archevêque Souza de Menezes avait donné des règles modelées sur celles des prêtres de l'Oratoire.

Leur Supérieur était en ce moment le P. Pascal da Costa-Jeremias, dont l'oncle paternel, Alfonso da Costa, avait souffert le martyre à Concolim avec le Bienheureux Rodolphe Acquaviva. (1)

---

(1) Alphonse da Costa était un jeune Brahme, qui s'était attaché au Bienheureux Alphonse Pacheco et le suivait partout. Voici comment le P. Juan S.J. raconte son martyre dans la vie du B. R. Acquaviva.

" L'autre enfant s'appelait Alphonse. It avait vu tomber le
" P. Pacheco, son maître et son père dans la foi et, sans s'effrayer
" il attendait résolument les bourreaux. Ceux-ci voulaient à toute
" force s'emparer du bréviaire du P. Pacheco, que l'enfant tenait
" fortement serré dans ses mains. Mais insensible à leurs menaces
" Alphonse défendait son trésor, comme le peut faire un pauvre enfant
" luttant contre des hommes armés. Enfin les barbares irrités lui
" coupèrent les deux mains et, pour qu' il ne put s'enfuir, lui
" tranchèrent les jarrets. Ils le laissèrent souffrir dans cet état
" jusqu'au lendemain. Alors quelqu'un l'ayant trouvé vivant,
" l'acheva."

Le P. Daniel Bartoli S.J. raconte de la manière suivante le martyre des quatre Indiens, compagnons du Bienheureux Rodolphe Acquaviva :

" Quatre nobles Indiens Brahmes, compagnons de martyre du B. Rodolphe méritent une mention spéciale. Deux d'entr'exu étaient des enfants élevés dans la maison des Pères :

L'un d'eux s'appelait Dominique. C'était le même enfant qui, quand les troupes Portugaises allèrent, comme nous l'avons dit plus haut pour punir les rebelles de Coculin, conduisait le P. Pierre Berno pour mettre le feu aux temples et aux chapelles des idoles, qu' il connaissait bien, puisqu' il était né dans le pays. Et il fut cause qu'il n'en resta pas un seul. Les habitants du pays, et plus encore les gens de sa famille nourissaient envers lui une haine mortelle, jusqu' au point, que son propre oncle réclama la gloire de le tuer. Il lui perça le cœur d'une lance et l'étendit mort à ses pieds.

L'autre enfant Indien s'appelait Alphonse. Voyant tomber mort le P. Alphonse Pacheco, qui avait été son maître dans la foi,

Le P. Vaz sollicita humblement d'être admis dans la Congrégation, et il y fut reçu le 25 septembre 1685. Il avait alors 34 ans.

Peu de temps après, sur la proposition du P. Pascal da Costa-Jeremias il fut élu supérieur.

Il se mit immédiatement à l'œuvre pour bien organiser sa Congrégation qui n'avait pas encore

sans se déconcerter, il resta debout immobile, attendant le sort que lui réservaient les bourreaux. Il paraît que ces derniers voulaient seulement avoir le bréviaire du P. Pacheco que l'enfant tenait fortement serré dans ses mains. Mais il résista à leurs demandes et ne céda pas même à la force, se défendant aussi bien que pouvait le faire un enfant contre des hommes armés. Ces derniers enfin, avec une barbare cruauté lui coupèrent l'une et l'autre main, et pour qu'il ne put s'enfuir, lui tranchèrent les nerfs des jambes et le laissèrent souffrir étendu par terre jusqu' à ce que, l'ayant trouvé vivant dans la matinée du jour suivant, ils l'achevèrent d'un coup mortel.

Les deux autres Paul Acosta et François Rodriguez, Indiens aussi, etaient les soutiens des Chrétientés de Salcette et par leur vertus et leur travail étaient pour les Pères des auxiliaires incomparables, pour défendre la foi et la propager. Tous les deux étaient si désireux de verser leur sang et de sacrifier leur vie au service de Dieu et de la foi, que Paul Acosta ne fesait que lire le récit des glorieux combats et de la bienheureuse mort des Martyrs en pleurant du désir de finir aussi sa vie par le Martyre.

François Rodriguez, un tout jeune homme, à force de s'exposer aux plus grands périls pour propager la foi, ce qu'il faisait dans le but de mériter aussi le martyre, en sentait la promesse en esprit, avec tant de sûreté, qu'étant quelquefois réprimandé par les pères, il leur répondait : Souffrez moi avec patience, je serai martyr et je racheterai en une fois, tout ce que j'ai manqué envers Dieu' en lui donnant mon sang en redemption de mes péchés.' (Missione al gran Mogor. Rome. imp. Salvioni 1714. p. 127. ch. 3.).

de base très-solide. Ce n'avait été jusqu'alors qu'une simple réunion de prêtres séculiers qui vivaient en communauté.

Le P. Vaz obtint que sa Congrégation fut incorporée à celle des PP. Oratoriens que le P. Barthelemy de Quental venait d'introduire à Lisbonne.

Ce fut ainsi que le P. Joseph Vaz devint le fondateur de l'Oratoire aux Indes, qui rendit de grands services à l'Eglise, surtout dans l'Ile de Ceylan où il se maintint jusqu' à la moitié de ce siècle.

Devenu Supérieur de l'Oratoire de Goa, le P. Vaz ne cessa pas pour cela son travail de Missionnaire. Il introduisit l'usage que les pauvres de la ville se réunissent tous les jours à la porte du convent qu'il occupait avec sa Congrégation. Il leur distribuait personnellement l'aumône, et les instruisait ensuite pendant une heure, leur enseignant les prières et le catéchisme.

C'était son occupation favorite, et bien des années plus tard, durant son laborieux apostolat

à Ceylan, il se souvenait encore de ses pauvres de Goa, s'informait dans ses lettres si on les catéchisait encore, et se recommandait à leurs prières.

Il prêchait aussi souvent dans les villages ; le peuple accourait en foule pour l'entendre. Il menait une vie très-pénitente.

Le travail pourtant ne pouvait satisfaire son âme ardente. Il avait toujours devant les yeux l'image de Ceylan avec ses Chrétiens persécutés, privés de secours spirituel, la Religion Catholique à la veille de disparaître entièrement et tant d'âmes qui se perdaient.

On le voyait souvent dans l'Eglise de S. Cruz dos Milagres pleurant et priant Dieu de venir au secours de cette île malheureuse et de lui accorder la grâce de pouvoir se sacrifier entièrement à cet apostolat difficile.

Mettant enfin de côté toute considération humaine, sans plus peser les difficultés insurmontables, contre lesquelles il allait se heurter, il se mit sous la garde de Dieu et résolut de partir.

Comme il était essentiel de garder le secret le plus rigoureux sur le but de son entreprise, il dit aux Pères de sa Congrégation qu' il irait au Canara, et plus loin encore, si Dieu le permettait et, remettant l'office de Supérieur entre les mains du R. P. Pascal da Costa-Jeremias, avec son consentement et sa bénediction, avec la bénédiction de l'Archevêque de Goa, qui étaient les seuls à connaître le but de sa périlleuse entreprise, il se mit en route en mars 1668, ne prenant avec lui pour tout bagage que son bréviaire et ce qu'il fallait pour dire la sainte Messe.

Il partit accompagné d'un Père Oratorien, d'un Frère, et d'un jeune garçon appelé Jean, qui lui servait la Messe.

Au Canara, le P. Vaz eut la consolation de voir le nombre de Chrétiens augmenté depuis son départ. Beaucoup de Goanais venaient s'établir à Mangalore et dans ses environs.

Le P. Vaz demeura neuf mois dans son ancienne Mission, lui et son compagnon aidant

les Missionnaires dans le saint Ministère, et ce ne fut que le 3 janvier 1687 qu' ils prirent la route du Malabar.

Ils voyageaient toujours à pied, vivant des aumônes que leur faisaient les Chrétiens qui vivaient le long de la route.

A Tellicherry, le Père et le Frère abandonnèrent le P. Vaz pour des raisons futiles ; au fond, ils étaient effrayés des dangers auxquels ils allaient s'exposer.

Jean, l'enfant, resta seul avec lui. C'était un garçon d'une piété remarquable et le P. Vaz disait de lui, qu'il ne croyait pas qu'il eût jamais commis de propos délibéré un seul péché véniel.

Ils continuèrent donc la route à eux deux mendiant leur pain quotidien.

Le P. Vaz ne put pas exercer le saint Ministère à Cochin, car les Hollandais occupaient cette ville ; il dût même se tenir caché jusqu'au départ d'un petit navire qui devait le mener à Quilon.

Le navire était commandé par un capitaine Musulman qui faisait le commerce de la côte. Arrivés à Quilon, il se trouva que le P. Vaz ne possédait pas assez d'argent pour payer son passage et celui de l'enfant : le Musulman l'accabla d'injures et s'empara de son appareil de Messe qui composait tout son bagage.

Heureusement l'administrateur du diocèse de Cochin se trouvait à Quilon et il s'empressa de tirer d'embarras le Père Vaz et son compagnon en payant leur passage.

De Quilon, ils se rendirent dans le Travancore où le P. Vaz demeura quelque temps, dans un collége des PP. Jésuites pour apprendre la langue Tamoule, que l'on parlait dans le nord de Ceylan.

Les Pères le reçurent très-cordialement ; et, comme ils connaissaient les circonstances des pays soumis aux Hollandais, ils lui donnèrent de précieux renseignements sur les précautions qu'il devait prendre pour ne pas se laisser reconnaître, et sur les moyens d'arriver à Ceylan.

Le P. Vaz ne pouvait pas continuer son voyage portant l'habit ecclésiastique, car les Hollandais l'auraient arrêté. Le Recteur lui procura donc un vêtement semblable à celui que portaient les indigènes les plus pauvres et les esclaves ; et, dans cet accoutrement, marchant toujours pied-nus, le P. Vaz et Jean arrivèrent à Tuticorin, le port de l'Inde le plus rapproché de Ceylan, vers la fin de mars 1687. Ils avaient pris trois mois pour venir de Travancore et un an s'était déjà écoulé depuis leur départ de Goa.

CHAPITRE V.

TUTICORIN, MANAAR, CEYLAN.

Le Missionnaire qui était chargé des Chrétiens de Tuticorin était un Père Jésuite qui avait été compagnon d'école du P. Vaz à l'Université de Goa. Ils furent heureux de se revoir après tant d'années. Le P. Vaz dût néanmoins continuer son rôle d'ouvrier ambulant, car il était essentiel de ne pas se trahir. Les Hollandais possédaient un fort à Tuticorin, d'où ils exerçaient la plus stricte surveillance sur tous ceux qui allaient à Ceylan.

Vint le jour de Pâques, et le P. Vaz ne put se résoudre à passer cette grande fête sans

célébrer la sainte Messe ; et il commit l'imprudence de la célébrer à l'église et administra même les sacrements à un certain nombre de Chrétiens.

Le Capitaine du fort Hollandais en fut aussitôt averti. Il soupçonna que le prêtre travesti voulait se rendre secrètement à Ceylan. Il donna donc les ordres les plus sévères à tous les bâteliers de la côte, leur défendant de prendre à leur bord aucun passager pour Ceylan qui ne serait pas muni de son laisser-passer.

Ce fut une grande tribulation pour le P. Joseph Vaz, qui se trouvait ainsi arrêté au moment où il se croyait plus que jamais près d' atteindre son but. Son œuvre lui semblait ruinée ou au moins remise pour longtemps.

Mais, trois jours après, le Capitaine mourût subitement et, son successeur auquel le P. Vaz alla se présenter ne reconnût pas le prêtre que l'on cherchait, sous les vêtements du pauvre ouvrier, et il lui délivra sans difficulté le permis nécessaire pour aller à Ceylan.

Le P. Vaz s'embarqua donc sur un petit voilier, avec Jean son jeune serviteur. Il eut la chance de trouver à bord un catholique portugais de distinction auquel il put confier son secret.

Cet homme qui était plein de zèle et de foi lui promit qu'aussitôt arrivés à Jaffna il le mènerait chez un de ses amis, dans la maison duquel il ne courrerait pas le risque d'être arrêté par les Hollandais.

Peu de temps après qu'ils eurent quitté la rade de Tuticorin, un terrible orage se déclara et les retint sur mer pendant vingt jours, et ce ne fut qu'après avoir éprouvé les plus cruelles souffrances qu'ils purent débarquer dans l'île de Manaar. Les avaries du voilier et la faiblesse de l'équipage ne leur permirent pas de continuer le voyage jusqu' à Jaffna.

On peut se faire une idée de ce que nos voyageurs eurent à souffrir à bord du frêle navire : La traversée de Tuticorin à Jaffna s'effectuait alors d'ordinaire en trois, où tout au

plus en quatre jours. Par mesure de précaution on avait pris des vivres pour une semaine. Ils furent ballottés par les vagues pendant vingt jours entiers en proie à une terrible famine.

Le P. Vaz eut le plus à souffrir. Depuis son départ de Goa, il avait résolu de faire son long et périlleux voyage en mendiant son pain quotidien. Aussi avait-il refusé les provisions que lui offrait le P. Jésuite de Tuticorin, voulant mendier sa nourriture des passagers et des matelots.

Ces derniers, malgré la famine, le voyant dépourvu de tout, partageaient volontiers leur pitance avec lui, mais, le onzième jour du voyage, ils n'eurent plus rien à lui donner.

Le P. Vaz passa ainsi neuf jours entiers sans prendre aucune nourriture, sans avoir même une goutte d'eau pour étancher la soif qui le dévorait.

Aussi débarqua-t-il à Manaar presque mort d'inanition. Il ne pouvait pas se tenir sur ses jambes, on dut le porter sur la plage. Il ne

pouvait donc pas continuer le voyage de Jaffna.

Pour comble de malheur, le Portugais qui l'avait assisté et sur le secours duquel il comptait le plus, dut immédiatement quitter Manaar.

Le P. Vaz resta donc seul, sans toit et sans appui. Mendiant un peu de riz aux portes des villageois, il regagna un peu de ses forces et, avec son fidèle Jean, qui, plus robuste et accoutumé aux privations depuis son enfance, avait mieux supporté la faim et la misère, ils profitèrent du premier voilier qui partait pour Jaffna où ils arrivèrent sans encombres.

Le P. Vaz avait atteint son but : il se trouvait enfin à Ceylan.

CHAPITRE VI.

MALADIE, APOSTOLAT A JAFFNA.

Ne connaissant personne à Jaffna, le P. Vaz erra toute la journée cherchant un gîte pour la nuit. Tout le monde le lui refusait. Enfin une femme plus charitable lui permit d'occuper son Mandou. C'était simplement un toit sur des colonnes, qui se trouvait en face de la maison de l'autre côté de la rue.

Les Indiens élèvent de ces structures qu' ils nomment aussi Satram, le long des grandes routes ou dans le voisinage des temples, pour servir d'abri aux voyageurs. C'est à leurs

yeux un acte de charité et souvent aussi un acte de vanité.

Dans cette espèce de pavillon ouvert à tous les vents, et qui ne le garantissait pas de l'humidité de la nuit, le P. Vaz passa plusieurs jours. Mais la misère, la faim qu' il avait souffert durant la traversée, la nourriture malsaine qu'il mendiait tous les jours dans les rues, tout cela avait ébranlé sa santé et il fut atteint d'une terrible dyssenterie.

Cette maladie était regardée par les Indiens comme très-contagieuse. Les paiens du voisinage firent des reproches à la femme pour avoir donné l'hospitalité à l'étranger dans son mandou —ils mirent le P. Vaz sur un brancard, car il ne pouvait plus marcher, et le portèrent dans la forêt où ils l'abandonnèrent.

Pour comble de malheurs, quelques jours s'étaient à peine écoulés, que Jean qui avait soigné jusqu' à present son maître et allait dans les villages voisins pour mendier un peu de riz fut atteint de la même maladie.

Ils se trouvèrent donc tous les deux dans une position terrible ; cloués par la maladie au sol humide de la forêt sans pouvoir presque remuer leurs membres épuisés : Exposés le jour à l'ardeur du soleil qui est terrible dans ce pays et à l'humidité froide de la nuit ; abandonnés car, s'ils appellaient, personne ne pouvait les entendre et personne ne passait par cet endroit —le P. Vaz crut que leur dernière heure était arrivée et ils se préparaient à la mort.

Mais Dieu vint au secours de son fidèle serviteur : Une femme, égarée dans la forêt d'où elle ramenait probablement du bois mort, les découvrit, lorsqu'ils étaient déjà à la dernière extrémité.

Elle courut aussitôt à son village et leur apporta du candgi, espèce de bouillie de riz que font les indigènes.

Cette Indienne charitable venait tous les jours pour les soigner et leur apportait une portion de candgi. Ils commencèrent dès lors à regagner leurs forces et bientôt se sentirent

suffisamment rétablis pour pouvoir retourner à Jaffna.

Le P. Vaz chercha tout de suite à se faire reconnaître des Chrétiens.

Ce n'était pas une chose facile, car, pour se faire connaître d'eux, il fallait avant tout les connaître or, ils se tenaient cachés n'osant pas montrer qu'ils étaient Catholiques de peur d'attirer la cruelle persécution des protestants, maîtres du pays.

Le P. Vaz devait aussi agir avec prudence pour ne pas attirer l'attention des espions Hollandais dont le Commandant du fort entretenait un grand nombre. Ils devait donc continuer son rôle.

Tout ce qu'il osa faire au commencement, ce fut de porter un rosaire au cou de manière qu'il put être vu de tous.

Voyant dans les rues l'étranger catholique misérablement vêtu, les protestants et beaucoup de païens le prirent pour but de leur risées :

Ils l'insultaient, le poussaient et le battaien souvent.

Le P. Vaz offrait ses peines à Dieu et, en même temps, il observait attentivement les gens à la porte desquels il allait mendier sa nourriture pour découvrir par un signe quelconque s'i n'y avait pas quelque catholique parmi eux.

Il remarqua surtout une maison dont le propriétaire l'accueillait toujours avec bienveil lance et se montrait charitable envers lui et bientôt il n'eut plus de doute que cet homme était catholique.

Une fois donc qu'il se trouva seul avec lui, it se mit à le questionner sur l'état des Catholiques de Jaffna et lui demanda s'il ne serait pas content, de voir un prêtre, de se confesser et de recevoir la Sainte Communion.

L'Indien lui répondit avec les larmes aux yeux, qu'il était indigne que Dieu lui fit une si grande grâce.

Depuis ce jour le P. Vaz s'arrêta plus souvent devant cette maison et parlait longuement avec

le bon Indien, qui commença à soupçonner que ces misérables haillons recellaient quelque mystère.

Il en parla un jour à un de ses amis, homme riche et bien vu par les Hollandais ; Ce fervent Catholique, plus perspicace que le premier, devina tout de suite le mystère.

Sans perdre un moment il alla chercher le P. Vaz et le supplia que, si vraiment il était un prêtre travesti, il ne tarda plus à se faire connaître, car les malheureux Catholiques, au milieu de la persécution avaient besoin d'être consolés et de recevoir les sacrements dont ils étaient privés depuis tant d'années. Toute sa conduite, disait-il indiquait qu'il était prêtre et, dans sa maison où il lui offrait un asile, il serait à l'abri des recherches des Hollandais et n'aurait rien à craindre.

Le P. Vaz ne lui cacha pas la vérité et, comme preuve qu'il était prêtre il lui montra les lettres de l'Archevêque de Goa.

Ce fut ainsi, que le P. Vaz commença son

Apostolat à Ceylan, un an et demi après son départ de Goa et douze ans à peu près depuis le jour, ou écoutant les récits du chanoine, sur le triste état des chrétiens de cette île, il entendit pour la première fois la voix de Dieu qui l'appellait à ce glorieux apostolat.

L'Indien auquel il s'était confié le tenait caché dans sa maison et, chaque nuit les catholiques de Jaffna s'y réunissaient en secret. Grande était la joie et l'émotion de ces pauvres gens, lorsqu'ils purent de nouveau entendre la sainte Messe et recevoir les sacrements.

Ils ne crurent pourtant pas que le P. Vaz serait en sureté à Jaffna. Il y était, pour ainsi dire à la portée des Hollandais. Il fut donc décidé qu'il irait s'établir dans un village des environs appellé Sillale, dont les habitants étaient si fermes et résolus dans la foi, que les Hollandais, par crainte d'un soulèvement n'avaient pas osé leur enlever leur petite église pour la convertir en temple protestant, comme ils l'avaient fait partout ailleurs.

Ce fut là que le P. Vaz établit le centre de sa mission et d'où il visitait Jaffna et les villages voisins.

Exposé tous les jours au danger de tomber entre les mains des Hollandais, il développait néanmoins une activité infatigable. Partout où il allait les chrétiens le cachaient dans leurs maisons, et, comme dit le P. de Régo, on vit la chose inusitée, que ce n'était pas le Pasteur qui gardait ses brebis, mais les brebis qui gardaient le pasteur ; remarque qui n'était pas très juste car, si les brebis prenaient soin de la sureté de leur pasteur, lui, de son côté gardait soigneusement les âmes de ses brebis.

Son apostolat porta de grands fruits : non seulement il fortifia les catholiques dans leur foi ; mais il convertit aussi des protestants et des païens.

Les Catholiques cessèrent de se tenir cachés et professaient ouvertement leur religion : leurs maisons retentissaient de cantiques sacrés qu'ils chantaient en travaillant.

Les magistrats Hollandais ne comprenaient rien à ce changement. Les catholiques qui s'étaient entièrement soumis à leurs lois persécutrices et n'osaient plus même s'appeller Catholiques, commençaient à elever la tête.

Henri Van Rhée, Commissaire Général de Jaffna et Commandant de la place, l'imputait aux Pères Jésuites de Manapad qui, croyait-il, avaient trouvé le moyen de visiter secrètement les Chrétiens de Ceylan. Il donna ordre à sa police d'avoir l'œil sur les maisons des Chrétiens pour saisir ces prétendus Jésuites.

Le P. Joseph Vaz trouvait néanmoins le moyen de se soustraire toujours à leurs recherches.

Le P. André Freire, Provincial des PP. Jésuites du Malabar, écrivait à cette époque au Vice-Roi de Goa, Dom Manuel d'Almeida :

" Le P. Joseph Vaz, Brâhme qui avait été
" envoyé de Goa, pour prendre soin des Chrétiens
" de Jaffna, remplit son Apostolat avec un tel
" dévouement que tous le considèrent comme un
" saint. Il s'occupe non seulement des Indiens,

" mais aussi des Européens. Malgré que les
" hérétiques le cherchent partout, ils ne peuvent
" jamais le découvrir, car il leur échappe comme
" Prothée sous les plus divers deguisements."

CHAPITRE VII.

Persecution. Martyre de Don Pedro.

Henri Van Rhée donna ordre de redoubler d'efforts pour découvrir le prêtre catholique.

Le jour de Noël 1690, les Chretiens de Jaffna s'étaient réunis dans trois maisons différentes. On avait élevé des autels sur lesquels le P. Vaz devait successivement célébrer la sainte Messe. En attendant son arrivée, les fidèles recitaient le chapelet.

Le P. Vaz n'était pas encore sorti de chez lui, lorsque les soldats de Van Rhée envahirent ces maisons, renversèrent les autels, profanèrnt les saintes Images et emmenèrent en prison

tous les catholiques, hommes, femmes et enfants au nombre de trois cents.

Si la descente des soldats avait eu lieu une demie heure plus tard, le Père Joseph Vaz n'aurait pu échapper.

Le lendemain matin on amena les prisonniers devant Henri Van Rhée.

Il renvoya les femmes et les enfants, extorqua des hommes une amende pecuniaire et ne retint que huit d'entre eux, les plus riches et les plus influents.

Il y avait parmi ces derniers un jeune homme appelé Don Pedro qui appartenait à la Caste des Vellala, la plus haute de Ceylan, où il n'y a pas de Brâhmes.

Il etait riche et sa famille occupait une haute position parmi les indigènes de Jaffna.

Dans sa jeunesse, étant ambitieux et voulant obtenir du gouvernement Hollandais quelque haute dignité—il avait renié la foi Catholique et s'était fait protestant.

Mais, peu d'années plus tard, un autre Catholique influent Emmanuël de Sylva le fit rentrer en lui-meme : Pénétré de l'horreur de son apostasie il abjura le protestantisme, fit pénitence et se plaça sous la direction du P. Vaz, depuis le jour où ce dernier s'était fait connaître aux Catholiques de Jaffna et devint bientôt un des plus fervents.

Van Rhée posa à ses huit prisonniers l'alternative de se faire protestants ou d'être mis à mort sur le champ. Aucun d'eux n'hésita.

Le Commandant Hollandais qui n'avait jamais pardonné à Don Pedro son retour à la religion Catholique, donna ordre de le frapper de verges jusqu' à ce qu'il se déclarât de nouveau protestant, si non, jusqu' à la mort.

Don Pedro supporta cette torture. Van Rhée le voyant enfin évanoui, couvert de plaies terribles, donna ordre de le charger de chaînes et de le jeter en prison avec ses sept compagnons, où il expira bientôt, exhortant les autres prisonniers à persévérer dans la foi.

Tous persévérèrent. Manuel de Sylva et les autres Confesseurs de la foi furent condamnés à là prison perpétuelle avec confiscation de leurs biens.

Ils appartenaient tous aux premières familles tamoules de Jaffna.

On les enferma dans une forteresse que Van Rhée etait en train d'élargir : Les pieds chargés de chaines ils devaient porter des pierres pour la bâtisse. Leur martyre ne dura pas longtemps ; ils moururent bientôt tous de misère et aucun d'eux n'eut même la pensée de se soustraire à cette torture en reniant la foi.

Pendant quelque temps encore le P. Joseph Vaz resta dans les environs de Jaffna se tenant caché dans les forêts. Mais il ne pouvait plus secourir les Chrétiens, que la persécution avait dispersés et que la police Hollandaise surveillait plus strictement qu' auparavant.

L'exercice du saint ministére étant ainsi devenu impossible, le P. Vaz resolut d'abandonner pour quelque temps les environs de

Jaffna, où il avait rétabli la foi catholique de manière à n'avoir plus à craindre la faiblesse des Chrétiens—et d'aller visiter les autres parties de l'île où les fideles étaient abandonnés.

Il partit donc, accompagné de Jean son jeune et fidèle serviteur et de plusieurs chrétiens et, après avoir traversé les grandes forêts vierges du Vanni il arrivi à Putlam.

L'église que les Portugais avaient bâtie jadis dans cette ville existait encore. Il y avait un millier de Chrétiens qui s'etaient assez bien conservés dans la foi et ils pouvaient se montrer ouvertement Catholiques, car, de toute la côte occidentale de l'île, la ville de Putlam seule ne s'était pas soumise aux Hollandais et avai conservé son indépendance. C' était le port du Royaume de Kandy.

Mais en revanche, les Chrétiens des environs et en particulier ceux qui habitaient sur le territoire Hollandais, se trouvaient dans l'état le plus lamentable. Beaucoups d'entre eux s'étaient déclarés protestants, d'autres feignaient

de l'être, d'autres enfin menaient une vie plus dépravée que les païens eux-mêmes.

Le P. Vaz demeura tout un an à Putlam : Il visitait lesvillages, prêchait, travaillant sans repos et la foi catholique refleurit bientôt à Putlam au même degré qu' à Jaffna.

Connaisant maintenant parfaitement les circonstances de Ceylan, le P. Vaz comprit que le point dont il pourrait faire rayonner son apostolat dans tout l'île de Ceylan avec le plus de profit pour la religion—était Kandy, capitale d'un royaume indépendant que comprenait presque la moitié de l'Ile. Cette ville était située au centre même de Ceylan. Il resolut d'y établir le centre de sa Mission. (1)

(1) Le dernier prêtre qui avait résidé à Kandy, était le P. Vergonse, Jésuite Portugais, qui mourut à son poste vers l'année 1662, trente deux ans avant l'arrivé du P. Joseph Vaz.

Le Capitaine Knox qui l'avait connu durant sa longue captivité raconte de lui les quelques traits suivants :

" La bonne réception qui leur fut faite lors de leur première
" visite dans la capitale, donna aux négociants Anglais l'espoir
" que le roi leur rendrait la liberté. Il y avait alors un vieux prêtre
" Portugais appellé Padre Vergonse qui demeurait à Kandy. Ils
" lui parlèrent de la probabilité de leur mise en liberté et lui
" dirent que la faveur que leur avait montré le roi leur semblait
" être un bon signe. Mais il leur dit clairement la vérité—qu'il
" n'était pas dans les usages du pays de donner la liberté aux

L'entreprise n'était pas facile : Les Rois de Kandy n'étaient pas hostiles aux Catholiques mais, jaloux de leur indépendence, ils avaient absolument fermé leur pays aux étrangers.

On ne pouvait y entrer qu' avec leur permission et ceux même qui l'avaient obtenue étaient

---

" captifs européens. Sur quoi, ils se mirent à l'insulter en l'appellant
" chien papiste, coquin de Jésuite, car ils supposaient qu'il disait
" ce qu'il aurait désiré qu' il leur arrivât. Mais après à leur grand
" chagrin, ils trouvèrent que ce qu'il leur avait dit n'était que trop
" vrai."

Quoique ces prisoniers anglais étaient bien pourvus de vivres par ordre du roi, ils ne pouvaient néamnoins se faire à la cuisine indigène qui consiste principalement de riz et ils désiraient ardemment, dit Knox de pouvoir bien remplir leurs estomacs de viande de boeuf.

Or, il était strictement défendu par la loi religieuse de pays de tuer une vache ou un boeuf et du reste il n'avait pas d'argent pour l'acheter. Il aurait donc fallu voler la bête. Ils eurent des scrupules de conscience et, tout protestants qu'ils étaient, ils allèrent cher le P. Vergouse pour le prier de résoudre ce cas de conscience.

Le Père leur répondit en riant que, puisque les singalais étaient leurs ennemis et s'etaient emparés de leurs corps il était bien licite de nourrir ces corps avec leur bien et, il ajouta qu'ils devaient lui apporter aussi un bon morceau de viande.

" Le P. Vergonse, dit Knox, était Gênois. Il y avait eu de son
" temps deux autres prêtres à Kandy Ils étaient tombés entre les
" mains du roi qui avait comblé l'un d'eux d'honneurs car, ils
" avaient apostasié, et restaient auprès du roi et etaient très bien vu
" à la cour."

" Le roi envoya un jour chercher le P. Vergonse et il lui demanda
" s'il n'aurait pas été mieux pour lui aussi de mettre de coté son
" viel habit comme les autres avaient fait et de recevoir en
" échange de grands honneurs du roi ? Mais le Pére lui répondit

ensuite retenus prisonniers et restaient internés à Kandy d'où il ne leur était plus permis de sortir.

On ne faisait pas même d'exeption pour les ambassadeurs Hollandais.

" qu'il fesait plus de cas de ce viel habit et du Nom de Jésus que
" de tous les honneurs qu'il pourrait lui offrir. Et il refusa la
" grace du roi ce qui lui gagna l'estime de ce prince. Il possédait
" une jolie bibliothèque et il mourut de vieillesse dans son lit.
" Tandis que les deux autres prêtres moururent misérablement :
" l'un du cancer, l'autre fut tué."

" Le vieux prêtre possédait trente ou quarante volumes que
" le roi fit saisir après sa mort et qu'il garde encore."

Knox s'étonne de ce que le P. Vergonse : " allait au temple
" et mangeait avec les Bonzes et d'autres gens communs, des
" sacrifices efférts aux Idoles, mais avec l'excuse, qu'il le mangeait
" comme de la viande commune, comme créature de Dieu, qui
" ne devenait pas plus mauvaise á cause de la superstition qui
" avait passé dessus.

Knox se trompe sur ce point : premièrenent, beaucoup de missionnaires qui ont succédé au P. Vergonse à Ceylan regardaient comme utile et nécessaire à leur apostolat de vivre en bonne intelligence avec les Bonzes qui d'ordinaire vivent dans la Bonzerie adjacente au temple ; aller au temple veut souvent dire, aller à la bonzerie. Aujourd'hui encore les Missionaires des pays voisins du Thibet, quand ils sont en voyage, demandent l'hospitalité dans une lamaserie, car il n'y a pas d'hotels où l'on pourrait descendre.

Quand aux viandes, les Boudhistes n'en offrent pas en sacrifice à leurs idoles. La nourriture qu'ils portent au temple est simplement destinéé aux Bonzes qui, selon leur règlement, ne peuvent pas faire de cuisine et n'out pour leur repas que les mets offerts par leurs bienfaiteurs.

L'etat des Chrétientés devait donc être bien triste : deux prêtres avaient apostasié. Le P. Vergonse était très vieux et ne pouvait plus leur donner les soins nécessaires. Voici le tableau qu'en

Le P. Vaz était exposé à un plus grand danger. Les Rois de Kandy s'imaginaient encore que les Potugais pourraient retourner à Ceylan pour reprendre possesion de leurs anciennes conquétes. Or, comme tout le monde saurait qu'il venait de Goa et qu'il était sujet

---

fait Knox durant son séjour à Kandy, c' est à dire depuis la mort du P. Vergones jusqu' à arrivée du P. Joseph Vaz :

" Si quelqu' un m'interrogeait au sujet de la religion et du culte " des Chrétiens, jè serais peiné de devoir dire que je nepourrais donner " que de tristes informations, car ils n'ont ni églises ni prêtres et " par conséquent ne se rassemblent pas le Dimanche pour le culte " Divin, Mais chacun lit et prie à la maison selon qu'il est disposé.' " Ils sanctifient principalement ce jour en s'abstenant du travail " et en se réunissant dans des cabarets."

" Ils continuent la pratique du baptême et comme il n'y a pas " de prêtre ils baptisent eux-mêmes les enfants avec de l'eau en " usant des paroles : au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, " et ils leurs donnent un nom Chrétien. Ils rassembleut leurs " amis à cette occasion et font une petite fête, selon leurs moyens. " Il y en a qui enseignent à leurs enfants a lire et à réciter leurs " prières, et, d'autres ne le font pas."

" En vérité leur religion est simplement négative, c'est-à-dire, " qu'ils ne sont pas païens, ils ne se conforment pas au culte " idolâtre tel qu'il se pratique ici et se disent Chrétiens d'une " manière générale, ce qui se voit aussi à leurs noms, aux chapelets " et aux croix que plusieurs d'entre eux portent au cou."

" Mais en verité je ne puis pas les absoudre tout-à-fait de la " participation à la religion du pays ; car plusieurs pratiquent, " quand ils sont malades les céremonies que font les païens en " pareil cas, comme par ex. de fabriquer une idole en argile, de " la placer dans leur maison pour lui offrir du riz en sacrifice " et de faire danser devant elle. Mais ils ont honte que quelqú'un " ne le sache et je n'ai connu que des Indiens qui le faisaient."

" Néanmoins je n'ai connu personne parmi eux qui dans son " cœur fut vraiment incline vers l'idolâtrie. Ils l'abhorrent parfai-

du Roi de Portugal, il serait pris pour un espion et, alors, c'était la mort par la main du bourreau.

Ces considérations n'arrêtèrent point le P. Joseph Vaz.

" tement et je n'ai jainais entendu dire que l'un d'eux soit jamais " allé au temple pour un motif religieux, mais seulement pour " regarder ce que l'on y faisait."

" Le roi leur avait permis de bâtir une église, ce qu'ils firent et " les Portugais s'y rassemblaient mais ils n'en firent rien moins qu' " une maison de désordre et c'est pour celà que le roi donna ordre " de la démolir."

Tel était donc l'etat des chretiéns durant les 30 ans qui se passèrent entre la mort du P. Vergonse et l'arrivée du Père Joseph Vaz pendant tout ce temps ils restèrent entièrement privés de prêtres.

CHAPITRE VIII.

KANDY. EMPRISONNEMENT.

Le P. Vaz partit de Putlam au mois d'août 1692, en compagnie d'Antoine Sotto négociant Portugais, qui avait des relations à la Cour de Kandy et espérait lui obtenir la permission de résider quelque temps dans la capitale.

Après huit jours de marche ils arrivèrent à Vavodda, où Sotto possédait une maison. Il envoya de là un de ses cousins à Kandy pour obtenir du Roi la permission nécessaire.

Le malheureux ignorait que pendant son absence ce cousin s'était laissé pervertir par les protestants et qu'il ávait apostasié.

Il y avait alors à Kandy un Français Huguenot, M. de Lanerolle. Il avait été envoyé à Ceylan par une compagnie de commerçants Français, pour traiter dans leurs intérêts avec le roi de Kandy. Le Roi avait repoussé ses avances et l'avait retenu prisonnier.

M. de Lanerolle ayant perdu tout espoir de retourner en France, s'était resigné à son sort et après avoir accepté un emploi à la cour de Kandy, il avait fini par acquérir une certaine influence dont il se servait pour faire le plus de mal possible aux Catholiques. Il ne dédaignait pas même de s'unir aux païens, quand il s'agissait de nuire aux catholiques. (1)

Le cousin d'Antoine Sotto au lieu de présenber directement au Roi la requète qui lui avait été confiée, remit la pétition à M. de Lanerolle, qui se rendit aussitôt auprés du roi et lui dénonça Antoine Sotto comme s'étant lié avec les Portugais dans le but de les ramener à Ceylan

(1) Ses descendants existent encore à Ceylan où l'un d'eux est ministre protestant.

et tenant caché dans sa maison de Vavodda un espion de Goa qu'il se proposait d'introduire à Kandy déguisé en Missionnaire.

Le Roi envoya aussitôt des soldats à Vavodda. Le P. Vaz, Antoine Sotto et Jean furent amenés à Kandy, où ils furent mis en prison et on les garda si strictement que, pendant les cinq premiers jours, ils ne purent obtenir aucune nourriture et durent se contenter d'une poignée d'une espèce de millet appellé Couracane que les gardiens leur donnaient par pitié.

Quelques jours après, le roi vint lui-même les visiter en prison. C'était Vimala-Dharma-Souriya II, homme d'un esprit supérieur et de vues plus larges que ne l'étaient d'ordinaire les princes Indiens de cette époque.

Il cherchait à ranimer le Bouddhisme qui était en complète décadence à Ceylan, non pas parcequ'il appréciait cette doctrine absurde, mais pour garder à son peuple une religion quelconque. Mais il n'était nullement hostile aux

catholiques, qui jouissaient dans ses états d'une certaine liberté. (1)

Le Roi parla longtemps avec le P. Vaz et avec Antoine Sotto et il acquit la conviction que la dénonciation de Lanerolle était sans fondement.

(1) Le Capitaine Robert Knox qui avait demeuré 20 ans à, Kandy et dans les environs sous le règne du prédécesseur de Wimala-Dharma-Suria II, et avait quitté le pays peu avant l'arriveé du P. Vaz dit dans son ouvrage sur Ceylan publié à Londres en 1681 :

" Le Roi et le peuple préfèrent généralement la religion Chrétien-" ne à leur propre religion. Ils respectent et honorent les Chrétiens, " *comme Chrétiens* et ils croient qu'il y a un Dieu plus grand que " tous les dieux qu'ils adorent."

" Puis dans un autre endroit : Le roi ne persécute nullement la " religion Chrétienne ni a de l'aversion pour elle ; il me semble plu-" tôt qu'il l'estime et l'honore."

" Le peuple aime les hommes qui agissent selon leur conscience et " c'est pour celà qu'ils respectent les Chrétiens plus que les autres, " parce qu'ils les croient justes et incapables de mentir,

Ce témoignage d'un auteur contemporain et aussi sérieux que Knox est très-précieux, car il tranche la difficulté que l'on pourrait trouver dans le fait de la protection accordée et des honneurs rendus au P. Vaz, ainsi que des paroles proférées pour le défendre contre ses calomniateurs, par les deux rois de Kandy qui ont travaillé le plus à rétablir le Bouddhisme qui était près de s'éteindre à Ceylan et qui, avec l'aide du gouvernement protestant Hollandais le rétablirent en effet.

Ce n'était pas chose extraordinaire qu'un Chrétien fût promu à la haute dignité de Dessawa. Knox dit que de son temps :

" Quand le Roi créait un Dessava il lui prodiguait des temoignages " de son amour et de sa faveur, spécialement à ceux qui étaient Chré-" tiens, dans les services desquels il a plus de confiance que dans " ceux de ses propres gens, car il considère qu'ils rempliront plus " consciencieusement leurs devoirs et seront plus fidèles."

Il fit mettre en liberté Antoine Sotto et donna ordre de transférer le P. Vaz dans un logis plus confortable et de pourvoir à son entretien aux frais de la maison royale. Il le retint néanmoins en prison.

Il y avait alors à Kandy un certain nombre de Catholiques. L'un d'eux Antoine de Horta occupait même une très haute position. Il portait le titre de Dissavé qui étaient les plus hauts dignitaires du royaume. Aucun d'entre eux n'osa pourtant intercéder auprès du roi pour le prêtre prisonnier, ni même demander à le voir.

Ainsi se passèrent les premiers mois de captivité. Le P. Vaz ne perdait pas son temps : Il étudiait la langue Singalaise que l'on parlait à Ceylan et dans le sud de l'île et il donnait à Jean des leçons de latin, car il le destinait au sacerdoce.

Peu à peu, la première rigueur se ralentit et on lui permit de se promener dans l'enclos de la prison.

Le P. Vaz voulut alors se convaincre si c'était simplement parcequ'il était prêtre qu'on le tenait en prison, ou plutôt parcequ'on gardait encore quelque soupçon qu' il pouvait être un espion Portugais.

Il érigea donc avec l'aide de Jean un petit abris de branches de palmier dans un coin de la cour. Il fit un petit autel sur lequel il posa son crucifix et venait tous les jours chanter les Litanies de la sainte Vierge dans cette chapelle improvisée.

Voyant enfin qu'on le laissait faire, il y célébra la sainte Messe la nuit de Noël 1692, et venait depuis, tous les matins pour offrir le St. Sacrifice.

Plusieurs mois se passèrent sans changement dans la vie du P. Vaz.

Il arriva vers cette époque qu'un Catholique dont le métier était de broder de riches vêtements pour les seigneurs Kandyens, fut admis à la présence du Roi pour lui présenter une pièce de soie merveilleusement travaillée.

Le Roi, désirant l'acquérir en demanda le prix.

Le chrétien ne demanda qu'une chose : la grâce de pouvoir aller voir le P. Vaz et le prier d'entendre sa confession.

Le Roi frappé de son désintéressement et de son attachement pour sa religion, lui accorda la faveur demandée et permit en outre à tous les catholiques d'aller voir le P. Vaz quand bon leur semblerait.

Une vie très laborieuse commença dès lors pour le prisonnier.

Il y avait quarante ans qu'aucun prêtre n'était venu à Kandy, aussi, tous les chrétiens profitèrent-ils avec empressement de la permission du Roi. Tous les matins ils allaient à la prison pour entendre la sainte Messe, et le P. Vaz passait toute la journée à prêcher, enseigner le catéchisme, confesser, baptiser les enfants et bénir les mariages.

Enfin, après deux ans de prison, il fut mis en

liberté, à condition pourtant qu'il ne sortirait pas de la ville de Kandy, et l'ordre le plus sévère fut donné aux soldats de la garnison et aux bateliers de Mahavelli-ganga de ne pas le laisser passer, s'il tentait de sortir.

CHAPITRE IX

Apostolat a Kandy. Intrigues de Lanerolle.

Après être sorti de prison, le Père Joseph Vaz, avec l'aide de quelques Catholiques bâtit une église à Kandy.

Kandy possédaít jadis une église qui avait été bâtie par St. François Xavier, mais il n'en restait plus de traces.

St. François Xavier avait été le premier Missionnaire qui avait pénétré jusqu'à Kandy et ce fut lui qui y avait offert pour la première fois le Saint Sacrifice de la Messe.

Le P. Vaz donna à son église le titre de N. D. de la conversion des païens et il se mit immédiatement à organiser les chrétiens de la ville.

Il les réunissait tous les jours à l'église pour leur enseigner les principes de la religion et visitait dans leurs maisons ceux que l'âge ou les infirmités empêchaient de venir à lui.

Le travail à Kandy ne suffisait pas à son zèle. Malgré la défense du Roi it sortit plus d'une fois de la ville pour secourir les Chrétiens des villages et la légende dit que Dieu permettait que les guardiens des portes et les bateliers sur le fleuve ne le vissent pas quand il passait près d'eux.

Le P. Joseph Vaz fait lui-même allusion à ce fait dsns une lettre qu'il écrivit vers cette époque à l'Archevêque de Goa.

" Le Roi, dit il, ne m'a pas encore donné
" la permission de passer la rivière pour porter
" secours aux Chrétiens dispersés dans les
" villages ; mais, mettant en premier lieu ce

" que je dois au Roi des Rois et avec sa toute-
" puissante protection, j' ai déjà huit fois passé
" la rivière pour porter les sacrements aux
" malades et aux mourants. Ceux qui devaient
" me surveiller savaient bien que je ne pensais
" pas à prendre la fuite et les gardiens des portes
" de la ville et les bateliers ne me remarquaient
" pas et me laissaient passer."—(1)

(1) Le Capitaine Robert Knox qui se trouvait detenu à Kandy de la même manière que le P. Joseph Vaz pendant 20 ans de 1659 à 1679, c'est à dire treize ans avant l'arrivée du P. Vaz parle de ces gardes de la manière suivante.

" Dans le Royaume de Kandy les chemins sont nombreux, mais " si étroits qu' un homme à peine peut y passer de front. Les " montagnes sont couvertes de forêts et de grands rochers, de " manière qu' il n' est pas possible de passer autrement qu' en " suivant ces sentiers, qui sont tous fermés par des portes, faites " de lianes épineuses, l' une au sommet de la montagne et l' autre " au fond de la vallée, et deux ou trois hommes qui montent la " garde, sont chargés d' examiner tous ceux qui vont ou viennent " et voir ce qu' ils portent pour que des lettres ne soient pas " envoyées et pour que les prisonniers et les esclaves ne puissent " pas s' échapper.

" Il y a des gardiens permanents dans tous les endroits con-" venables et aux portes épineuses ; mais en temps de danger,'outrs " les gardiens ordinaires, on en met encore d' autres dans toutee " les villes, dans tous les endroits et partout où les chemins se " croisent et leur nombre est si grand *qu' il n'est possible à personne* " *de passer sans être observé.*

" Mais on tient surtout une garde très-sévère sur tous les chemins " et passages, autour de la ville où réside le roi. Ils ne laissent " passer personne qui ne serait pas muni d' un passeport qui est " l' empreinte d' un sceau sur de l' argile que l' on delivre à la Cour " à ceux qui ont obtenu la permission de sortir de la ville. Le

En peu de temps l' Eglise commença à se développer. Non seulement les Catholiques furent raffermis dans la foi, mais il y eut beaucoup de conversions de païens et parmi eux, des fonctionnaires de la cour du Roi.

Monsieur de Lanerolle qui occupait toujours auprès du roi une position influente cherchait par tous les moyens à indisposer ce prince contre le P. Joseph Vaz. Voyant enfin que ses efforts n' aboutissaient à rien il entreprit de soulever les Bonzes.

Le Roi Vimala-Dharma-Souriya II, comme je l' ai dit plus haut, était un prince d' un esprit supérieur. Il avait une sincère vénération pour le P. Joseph Vaz et admirait autant ses vertus

---

" sceau diffère selon la profession de l' individu auquel le passeport " a été permis de passer."—

Ces paroles d' un auteur contemporain prouvent avec évidence que quand le P. Joseph Vaz sortait de la ville, pour administrer les Chrétiens des environs et que les gardes de la ville et les bateliers qui avaient ordre de ne faire traverser la rivière qu' à ceux qui avaient le permis du roi *ne le remarquaient pas et le laissaient passer*, ce n' était ni par condescendence, ni par négligence de leur devoir, mais parceque par une grâce spéciale de la Providence *ils ne pouvaient le voir*. D' autant plus que chaque désobeissance de leur part aux ordres du roi, était punie de mort et, avant l' exécution de la sentence capitale, on les soumettait aux plus affreuses tortures.

et son abnégation, qu'il méprisait l'ignorance et la paresse des Bonzes.

Deux fois, M. de Lanerolle, accompagné des principaux Bonzes, se rendit à l'audience du Roi, pour lui représenter les dangers qui menaçaient ses états s'il ne prenait des mesures énergiques pour arrêter les progrès de la foi catholique.

Il disait que le P. Joseph Vaz était sans nul doute un espion portugais ; qu'il réunissait les Chrétiens à l'église et tâchait de convertir des Bouddhistes dans le but de se créer des partisans et que, dès qu'il se sentirait assez fort, il se mettrait à la tête d'une révolte. Il suppliait donc le Roi d'agir avant qu'il soit trop tard et de décréter le démolissement de l'église de Kandy et de bannir de ses états le Missionnaire Catholique.

Le Roi lui répondit sévèrement, qu' ayant fait surveiller strictement le P. Joseph Vaz, il s'était convaincu qu'il n'était pas un espion et que ce n'était que pour venir en aide à ses

coréligionnaires qu' il avait cnterpris ses périlleux voyages. Que selon son avis c' eût été indigne d' un roi et d' un homme honnête que de persécuter un pauvre étranger qui était venu chercher refuge dans sa capitale.

M. de Lanerolle néanmoins ne se laissa pas déconcerter. Quelques jours après cette première audience il retourna de nouveau avec les chefs des Bonzes.

Il représenta au Roi que la force du pouvoir est basée sur l' unité religieuse du peuple et du Souverain, et la preuve en etait que, quand aux temps des Portugais, les Rois de Kandy s' etaient faits Catholiques, le peuple se révolta contre eux et ils perdirent leur couronne. La même chose arrivera maintenant lorsque le P. Vaz aura converti tout le peuple. Le Roi ne devait donc aucunement souffrir que l' on prêchât dans ses états une religion étrangère et une loi qui n' etait pas la sienne ; d' autant plus que cette religion était celle des Portugais, les plus grands ennemis des Rois de Kandy,

Le Roi répondit sèchement à l'enragé Huguenot, qu'il détestait les Portugais, mais qu'il respectait néanmoins leur religion, qui valait beaucoup mieux que celle des protestants.

Les Bonzes prirent alors la parole ; Ils se plaignirent que l'église Catholique de Kandy était plus fréquentée que les Temples du Bouddha —et que ces temples seraient bientôt déserts, si le roi ne mettait pas un frein à la prédication du P. Joseph Vaz, car, même les serviteurs du palais du roi, dont le devoir était de procurer des fleurs pour le culte du Bouddha, refusaient de le faire sous prétexte qu'ils étaient catholiques.

Vimala-Dharma répondit aux Bonzes, qu'ils devraient suivre plutôt l'exemple du P. Joseph : travailler comme lui, prêcher, instruire le peuple, lui enseigner leur religion comme il enseigne la sienne ; les pagodes alors ne resteront pas désertes et le peuple y courra, comme il court aujourd'hui à l'église Catholique.

Repoussé ainsi par le Roi qui favorisait ouvertement le P. Joseph Vaz, M. de Lanerolle

s'unit à quelques seigneurs Bouddhistes, qui étaient assez puissants pour agir de leur propre chef.

Ils menacèrent le P. Vaz et commencèrent à soulever le peuple contre les Chrétiens : On se jetait sur eux, quand ils allaient à l'église pour les battre et arracher le chapelet qu'ils portaient au cou.

La persécution devenait menaçante : le P. Vaz s'en inquiétait beaucoup. Le Roi, il est vrai s'était opposé aux exigences de Lanerolle et de ses associés, mais garderait-il la même attitude en face d'une émeute populaire à Kandy ? Et c'était sur une émeute que comptaient les ennemis de la Religion Catholique.

La position était donc très-critique, lorsque Dieu, par un fait éclatant vint au secours de l'Eglise menacée et assura son prestige de manière qu'Elle put désormais se developper en paix.

CHAPITRE X.

Le miracle de la pluie.—

La saison des pluies commence d'ordinaire à Kandy dans la seconde moitié du mois de Mai.

Mais l'année dans laquelle étaient arrivés les faits que nous avons racontés dans le chapitre précédent, cette époque était passée depuis longtemps et il ne pleuvait pas.

La sécheresse régnait dans tout le Royaume de Kandy.

C'était un grand fléau, car la nourriture des habitants de Ceylan c'est le riz. Or le riz

est une plante aquatique qui ne peut pas croître si les champs ne sont pas submergés par les eaux de la saison des pluies.

La pluie ne venait pas, les réservoirs étaient à sec. C'était donc la famine dans tout le royaume ; la famine avec ses compagnons ordinaires, la peste et la rébellion.

Le Roi en était effrayé car, à la frontière de ses états les Hollandais guettaient une ocasion favorable pour se rendre maîtres de son royaume.

Il ordonna aux Bonzes de faire des sacrifices et d'invoquer le secours du Bouddha. Pendant plusieurs jours, on déposa des fleurs aux pieds de l'idole et le temple retentissait du son des flutes. Mais la pluie ne venait pas.

On appela alors les magiciens Tamouls qui firent des sacrifices au diable.

Vimala-Dharma-Suriya appela enfin ses serviteurs Chrétiens. Il leur ordonna d'aller trouver le P. Vaz : Il prêche, dit-il, que son

Dieu est le vrai ; qu'il Le prie de sauver tout ce peuple qui sans cela devra mourir de faim.

Le Père Vaz fit répondre au Roi, qu' obéissant à ses ordres il allait prier Dieu ; que si Dieu le voulait, si cela devait servir à sa plus grande gloire, une pluie abondante arroserait la terre car Il est le maître des éléments qu' Il a crée et qui Lui obéissent.

En disant ces paroles, le P. Joseph sort. Il fit ériger un autel sur la place principale de la ville et posa dessus un crucifix.

Le peuple se rassembla en foule, le P. Vaz s' agenouilla et se mit à prier.

Tandis qu' il était en prière, le ciel se couvrit de nuages qui se déversèrent en pluie si abondante qu' en quelques heures tous les réservoirs d' irrigation furent remplis jusqu'au bord.

Le P. Vaz priait toujours et le peuple regardait étonné qu'au milieu de cette pluie torrentielle l'endroit sur lequel il était à genoux

et l'autel avec le crucifix restaient parfaitement secs.

Ce miracle produisit une impression énorme : un grand nombre de païens demandèrent le baptême et tous les apostats, et il y en avait beaucoup à cette époque, firent pénitence et demandèrent à rentrer dans le sein de l'Eglise.

CHAPITRE XI.

Visite aux Missions. Arrivée de Nouveaux Missionnaires.

Jusqu'à ce moment, comme nous l'avons raconté plus haut, il n'était pas permis au P. Vaz de quitter la ville de Kandy et ce n'était qu'en secret et en s'exposant chaque fois, qu' il allait porter les secours de la Religion aux Chrétiens des villages voisins.

Mais après le miracle éclatant que nous avons raconté dans le chapitre précédent, le roi lui donna la permission d'aller partout où il voudrait.

Le P. Vaz profita sans retard de cette permission pour se rendre à Colombo.

La belle chrétienté de cette ville, si florissante aux temps des Portugais, n'était plus qu'une triste ruine.

Les églises avaient été changées en temples protestants, les religieux bannis, les écoles fermées ; une partie de la population catholique réduits par la force à passer au protestantisme et à envoyer leurs enfants à l'école protestante.

Les nouveaux convertis, privés depuis quarante ans du secours du prêtre, étaient retournés au paganisme et le petit nombre de ceux qui étaient restés fidèles à la foi catholique, devaient soigneusement cacher leur religion, car, la prière commune était un crime que les Protestants punissaient avec sévérité.

Tel était l'état du christianisme quand le P. Vaz vint à Colombo.

Les chrétiens accoururent aussitôt à lui : On se réunissait la nuit dans des maisons isolées où

le Père célébrait la sainte Messe, administrait les sacrements et exhortait ces malheureux fidèles à persévérer dans la foi. Ses paroles leur donnaient du courage.

Le P. Vaz demeura quelque temps à Colombo. Non seulement les Indiens, mais aussi les européens catholiques, dont un petit nombre étaient restés après le départ des troupes Portugaises avaient recours à lui.

On lui amenait des apostats qui, mus par le remord demandaient à rentrer dans le sein de l'église. Il convertit enfin plusieurs protestants Hollandais qui firent leur abjuration entre ses mains.

Dans ces circonstances, le séjour d'un prêtre catholique dans la ville ne pouvait rester longtemps secret. Le gouverneur donna ordre au commandant des milices de faire les plus sévères recherches.

Le Pére Vaz eut été arrêté sans nul doute, si le commandant avait éxécuté sur le champ les ordres du gouverneur, mais il tarda quelques

jours et, lorsqu'il commença ses perquisitions, le P. Vaz était déjà parti pour Negombo.

Il visita ensuite la province de Sabaragamuva, Mantotte, Batticaloa, Trincomalie, Jaffna, le premier théâtre de son apostolat et enfin Puttam. Il avait parcouru l'Ile de Ceylan entière.

Malheureusement nous ne possédons de cette tournée de mission que les quelques détails que nous a laissé le P. Joseph Menezes dans une lettre qu'il écrivit le 31 Juillet 1698 au supérieur de l'Oratoire de Goa :

" Comme la vie que mène le P. Vaz est en
" effet plus miraculeuse que naturelle, le peuple
" lui attribue beaucoup de miracles. Même les
" païens et les maures en racontent des choses
" bien extraordinaires. Je n'ai pas pu constater
" la vérité de tous ces récits.

" Mais ce que l'on raconte de l'éléphant s'était
" passé dans ma propre mission et j'ai examiné
" la vérité du fait, qui m'a été aussi confirmé
" sous serment par un témoin oculaire.

" Le Père marchait à une certaine distance de " ses compagnons sur la route qui mène de Mari- " pò à Vellevalym. Il tenait un petit livre (ra- " contait le témoin) probablement son livre " d'heures : Un éléphant sauvage sortit tout à " coup du bois. A sa vue tout le monde prit la " fuite. La bête marcha jusqu'à quelques pas " du Père puis s'arrêta et prit un autre chemin, " sans que le Père se fut même aperçu du " danger auquel il venait d'échapper. (1)

" A Pulliacullão, le P. Vaz prêchait l'évangile " aux païens : l'un d'eux qui n'avait pas d'en- " fants, et qui était déjà presqu'un vieillard, vint " supplier le Père de prier Dieu afin qu' il eut un " fils. Le Père le baptisa et, peu de temps " après l'homme devint père d'un garçon.

" A Putlam il y avait une femme mourante, " qui portait dans son sein un enfant mort de- " puis trois jours. On vint avertir le Père qui

(1) Les éléphants sauvages sont timides de nature, mais ils deviennent féroces quand ils sont solitaires. Rarement échappera à la mort celui qui a le malheur de rencontrer dans le jungle une bête solitaire.

" lui administra le St. Viatique et l'Extrême " Onction. Touché de la désolation de la famille " de la mourante, le P. Vaz se rendit dans une " chapelle voisine et pria. Il y resta à genoux " jusqu'à ce qu'on vint l'appeler pour lui dire " que la femme s'était liberée heureusement " de l'enfant mort et qu'elle n'était plus en " danger. Il rendit grâces à Dieu et sortit de la " chapelle.

" A Benacuddipù, le Père voulait obtenir " d'une femme appelée Anna-Pullé qu'elle re-" tournât auprès de son mari. La femme refusa " d'obéir. Mais Dieu l'en châtia sur le champ, " car elle gagna une tumeur hórrible sur la tête " et elle était presque à la mort quand le " P. Vaz vint à passer de nouveau. Il alla voir " Anna-Pullé, la bénit et elle se trouva guérie. " Et c'est certain, car je le tiens de la femme " elle-même.

" Et si tous ces faits se sont passés dans ma " seule mission, V. Révérence peut juger ce qui " a du arriver dans les autres.

Après de longs mois de pérégrination, le P. Vaz retourna à Kandy où l'attendait une grande consolation :

L'Evêque de Cochin, Fr. Pedro Pacheco, au diocèse duquel appartenait l'île de Ceylan, instruit des progrès de l'apostolat du P. Vaz par le Provincial des PP. Jésuites de Manapad, lui envoya deux auxiliaires : c'etaient les PP. Oratoriens Joseph de Menezes et Joseph Carvalho. Ce dernier était le neveu du P. Vaz, le même qui l'avait accompagné dans son premier voyage au Canara.

Quelques mois plus tard arrivait encore le P. Pierre Farrão.

L' Evêque nommait en même temps le P. Vaz Vicaire Général à Ceylan et lui déléguait ses pouvoirs.

Le P. Vaz reçut avec joie ces nouveaux Missionnaires : lui qui depuis sa jeunesse ne rêvait qu' à évangeliser cette Ile, se voyait à même, dans ce moment de pouvoir y organiser une Mission régulière.

Les Pères que lui envoyait l' Evêque étaient tous des hommes très-capables, pleins de zèle et d' une rare vertu. Ils étaient tous Indiens de la Caste des Brâhmes.

Le P. Vaz divisa la Mission. Il assigna au P. Pierre Farrão les Chrétientés du nord avec résidence a Jaffna. Le P. Joseph Ménézes allait à Putlam d' où il devrait vísiter Colombo, Negombo et les possessions Hollandaises dans le sud de l' île. Le P. Joseph Carvalho fut attaché à l' église de Kandy. De cette manière le P. Vaz lui-même restait libre de parcourir toutes les missions, dirigeant le travail des Missionnaires et des catéchistes et les encourageant dans les peines de leur apostolat.

Comme Supérieur il était très soigneux de pourvoir à tous les besoins de ses Missionnaires : Jusqu' à présent, il n' avait pas d' habitation à Kandy : l' église était sa maison.

Quand les trois nouveaux Pères arrivèrent à Ceylan, le P. Vaz fit construire dans le voisinage de l' église une maison commode,

dans lanquelle ils pourraient trouver le repos après les peines et les fatigues de l' Apostolat.

Il se réserva pour lui-même une cellule si étroite, qu' il y avait à peine assez de place pour étendre la natte sur laquelle il dormait.

CHAPITRE XII.

La peste.

Cinq années s'étaient écoulées depuis que le P. Vaz travaillait à Kandy et il était en vénération non seulement auprès des chrétiens, mais aussi auprès des païens qui admiraient ses vertus et sa grande charité envers ceux qui souffraient.

Cette charité devait se manifester d'une maniére éclatante.

Vers le milieu de 1697 la petite vérole apparut à Kandy et commença à faire de terribles ravages.

Les Indiens ont grand peur de cette maladie et la superstition augmentait encore leur épouvante car, ils s'imaginaient que le diable possédait ceux qui étaient atteints de ce mal.

Quand un des membres de la famille était atteint de ce fléau, on l'abandonnait dans la maison déserte où il mourait le plus souvent de faim. Ou bien, on le jetait dans le jungle où les chacals et les léopards le dévoraient vivants. Les morts n'étaient pas enterrés ; on les jetait dans des ravins sauvages.

Le fléau se propageait d'une manière épouvantable. Le Roi avait quitté Kandy ; tous les gens plus aisés se refugiaient à la campagne et le peuple se retirait dans les forêts, où il campait sous des huttes de feuillage.

Presque toutes les maisons de la ville étaient désertes et n'abritaient que les malades qu'on y avait abandonnés. Des monçeaux de cadavres gisaient dans les rues dévorés par les chiens et par les corbeaux.

Le P. Vaz et son neveu. le P. Joseph

Carvalho soignaient jour et nuit les malades, les chrétiens aussi bien que les païens : Ils préparaient leur nourriture et la portaient chez eux. Courant d'une maison à l'autre ils distribuaient des médecines, pansaient les plaies et rendaient les services les plus bas. Ils visitaient aussi les malades abandonnés dans les forêts et leur construisaient des huttes de feuillage.

Ils portaient aux chrétiens les derniers sacrements, enseignaient aux païens les saintes vérités de la foi et cherchaient à les convertir et en convertirent beaucoup à l'approche de la mort. Ils baptisèrent aussi un grand nombre d'enfants moribonds.

La peste augmentait toujours : le P. Vaz et son compagnon n'avaient plus la force de courir visiter les malades ; leur nombre était trop grand.

Ils choisirent donc quatre maisons abandonnées dans le voisinage de l'église et les convertirent en hôpital.

Les abondantes aumônes que le P. Vaz recevait des chrétiens de Colombo lui permettait de pourvoir aux besoins de tous ces malades.

Les deux Pères célébraient la sainte Messe à l'aurore et allaient immédiatement porter la nourriture aux malades. Tout le temps qu'ils ne passaient pas dans leur hôpital improvisé, ils l'employaient à donner la sépulture aux morts.

Il y avait des jours où ils avaient dix à douze enterrements.

Si la chose était possible, ils enterraient les chrétiens. avec pompe, ce qui impressionait les païens. Mais souvent ne pouvant même pas se procurer une charette ils portaient les morts sur leurs épaules. Après avoir rendu les derniers devoirs aux chrétiens ils enterraient les païens.

Et au milieu de tout ce travail, ils devaient encore cuire eux-mêmes leur riz et la nourriture des malades, car ils étaient seuls, le P. Vaz ayant envoyé Jean, son jeune serviteur à Goa,

avec des lettres pour l'Archevêque et le Supérieur des PP. Oratoriens.

La charité et l'abnégation des Missionnaires catholiques excitait l'admiration des païens. Le Roi Vimala-Dharma-Suriya en parlait souvent dans sa retraite et tous montraient leur respect envers eux.

La peste ne se ralentit qu'au bout d'une année. Quand elle eut disparu complètement, les habitants de Kandy commencèrent à retourner dans leurs maisons désertes et le Roi revint aussi.

Ce prince voulut offrir au P. Vaz une forte somme d'argent et il fut très étonné quand les catholiques qui étaient à sa cour lui dirent qu'il ne l'accepterait pas. Plus d'une fois, il déclara publiquement que, si ce n'était pour le P. Vaz, une seule âme vivante ne serait pas restée à Kandy.

CHAPITRE XIII.

VISITE AUX MISSIONS.

Dès que la peste eut cessée et que les choses eurent repris leur marche normale, le P. Vaz résolut de visiter de nouveau les chrétiens du sud de l' Ile.

Un fait venait de s' y passer qui avait fait sur la population païenne une très grande impression et l' avait en quelque sorte disposé à accepter plus facilement la religion catholique.

Dans le village de Kandagama, dans la partie de la province de Sabaragamuva qui appartenait au royaume de Kandy, les catholiques possé-

daient une chapelle dédiée à Saint Antoine de Padoue, dans laquelle ils se réunissaient pour entendre la sainte Messe, quand le Père les visitait et les autres dimanches ils chantaient le chapelet et priaient avec le catéchiste.

Le Dissava de Sabaragamuva, espèce de Gouverneur de la province, qui était païen, ayant décidé de bâtir sur l'emplacement de la chapelle des greniers pour le Roi, envoya l'ordre aux chrétiens, d'emporter les images et de démolir leur petit sanctuaire. Les chrétiens en furent très affligés et dans l'espoir de pouvoir obtenir la révocation de la décision du Dissava, ne s'empressèrent pas de l'exécuter. Il leur envoya une seconde sommation en termes très sévères, mais, presque au même moment il fut démis de ses fonctions.

Les chrétiens commencèrent à parler que c'était une punition que Dieu lui envoyait pour avoir voulu attenter au sanctuaire de Saint Antoine, ce qui blessa l'orgueil du païen qui jura de se venger.

A force d'intrigues à la cour de Kandy et d'argent distribué aux fonctionnaires les plus influents, il parvint à être réinstallé dans ses fonctions de Governeur.

Son premier soin fut d'aller à Kandagama où il prit possession de la chapelle dans laquelle il s'installa pour juger quelques procès. Il fit apporter son diner et mangea dans le sanctuaire et pendant qu'il le faisait on apportait déjà les matériaux pour bâtir les greniers.

Les chrétiens emportèrent en pleurant les images pour que les païens ne pussent les profaner.

Mais la nuit suivante, le Dissava eut une subite attaque de paralysie jusqu' au point qu'il ne pouvait pas se retourner sur sa couche sans l'aide de ses serviteurs.

Il usa pour en être guéri de tous les moyens que lui donnaient ses richesses et sa puissance. Il appella autour de lui les médecins les plus renommés, mais en vain.

Désespérant enfin de pouvoir regagner la santé il reconnut lui-même que ce mal terrible était un châtiment pour le tort qu'il avait voulu infliger aux chrétiens et pour avoir osé porter la main sur la maison de Dieu.

Il appela donc à lui les principaux chrétiens et confessa publiquement sa faute ; il leur promit de ne pas les persécuter davantage. Il leur permit de remettre les images à l'église et les supplia de prier Dieu pour obtenir sa guérison et de distribuer en son nom des aumônes, car il avait entendu, disait-il, que Dieu pardonne plus facilement à ceux qui font l'aumône aux pauvres.

Il leur fit donner des cierges pour les allumer devant l'autel et l'argent nécessaire pour donner du riz aux pauvres pendant trois jours.

Les chrétiens se réunirent donc dans la chapelle et prièrent pour le malheureux et pendant qu'ils priaient, le Dissava fut complètement guéri et se sentit fort et robuste comme il l'avait été auparavant.

Pour en rendre grâce à Dieu il fit remplacer à ses frais par une belle église la chapelle de Saint Antoine, mais, comme il arrive parfois dans de pareilles circonstances, le malheureux resta païen. Des considérations mondaines l'arrêtèrent.

Ce fut donc avec la joie au cœur que le P. Vaz se mit en marche vers les lieux où le nom du Seigneur s'était manifesté avec tant d'éclat.

Il laissa à Kandy le P. Joseph Carvalho et, après une marche longue et fatigante il arriva à Colombo.

Il ne s'arrêta pas dans cette ville où sa présence n'était pas nécessaire, car le P. Menezès y travaillait avec succès.

Malgré la vigilance des Hollandais protestants, non seulement il soignait les chrétiens, mais en peu de temps il avait converti plus de 3000 hérétiques et païens.

Le P. Vaz se rendit directement à Gurubevelle, gros village situé à l'est de Colombo. Dans

l'espace de treize jours seulement il baptisa plus de mille Bouddhistes Singalais et aurait continué son heureux apostolat, lorsque le Gouverneur de Colombo fut averti de sa présence et envoya des soldats pour le prendre.

Les soldats Hollandais arrivèrent à Gurubevelle au moment où on s'y attendait le moins et ils cernèrent la maisou dans laquelle se trouvait le P. Vaz. Il n'y avait pas moyen de se cacher ou de fuir et tout semblait perdu, lorsque Dieu vint en aide à son serviteur d'une manière extraordinaire : les soldats entrèrent dans la maison cherchèrent dans tous les coins et, malgré que le P. Vaz se trorvait au milieu d'eux, personne ne le voyait . . .

Après que les soldats se furent éloignés, le P. Vaz quitta Gurubevelle où il ne pouvait demeurer plus longtemps et remontant le fleuve Kelani il se rendit à Sitavacca, bourgade du royaume de Kandy à la limite des possessions Hollandaises.

Il commença par faire un pélerinage d'actions

de grâce à un petit sanctuaire pour avoir échappé miraculeusement aux soldats envoyés pour le prendre et se dédia ensuite entièrement au S. Ministère. Il avait converti un grand nombre de païens, lorsqu' il reçut soudainement la nouvelle que le P. Carvalho avait été exilé de Kandy et l' église démolie.

CHAPITRE XIV.

PERSECUTION A KANDY.

Voici comment les choses s' étaient passées : Après que le P. Vaz fut parti de Kandy, ses adversaires profitèrent de son absence pour exécuter les plans qu' ils nourrissaient depuis longtemps contre l' Eglise Catholique.

Nous ignorons si M. de Lanerolle était dans le complot, car il n'est plus question de lui à cette époque. Peut-être était-il déjà mort.

Un Singalais Bouddhiste, homme riche et puissant se mit cette fois à la tête du mouvement.

Sa maison était située non loin de l'église et dans le voisinage des quatre maisons dans lesquelles le P. Vaz avait établi son hôpital pendant la peste de 1697, et dont il avait fait probablement plus tard l'acquisition, car elles servaient à présent d'hôpital permanent.

Le seigneur singalais, sous prétexte que le voisinage des malades était nuisible à sa famille, somma le P. Carvalho de transporter ailleurs l'hôpital et de démolir les maisons.

Le P. Carvalho lui répondit qu'il n'en était nullement propriétaire et ne pouvait en disposer ainsi.

Le Singalais donna ordre à ses serviteurs de mettre à la porte tous les malades, les maisons furent démolies et il s'empara du terrain.

Après avoir accompli cet acte de violence les conjurés commencèrent à craindre la justice du roi. Il résolurent donc de frapper sans retard le coup décisif.

Les principaux chefs et tous les Bonzes

présents à Kandy se rendirent au palais ayant à leur tête le Singalais qui avait démoli l'hôpital. Ils se mirent à prier le Roi de prendre des mesures efficaces pour arrêter les progrès de la religion catholique et surtout de défendre au Père Joseph Vaz de jamais retourner à Kandy. Ils commencèrent par mettre en avant des raisons politiques, mais, voyant qu'elles ne faisaient pas d'impression sur l'esprit du roi, ils le menacèrent ouvertement d'une révolte.

Le roi en eut peur. Il ne céda néanmoins qu'en partie et consentit à décréter l'exil du P. Carvalho, auquel il fit dire en même temps, qu'aucun mal ne lui serait fait et qu'il pouvait emporter avec lui tout ce qu'il possédait.

Malgré cette promesse du roi, les conspirateurs maltraitèrent le père et c'est à peine s'il put sauver son appareil de messe. Il se réfugia dans une maison de campagne qu' Antoine de Horta possédait à quelques milles de Kandy de l'autre côté du Mahavelli-Ganga.

Vingt-cinq jours après son départ, les païens

démolirent l' église. C' était toujours le seigneur singalais qui était à leur tête.

Le malheureux devait bientôt subir le châtiment de ses forfaits: Il fut atteint d' une terrible maladie. Il perdit entièrement l' usage de ses jambes, qui étaient comme celles d' un mort. Un terrible ulcère apparut sur sa langue et tout son corps se couvrit d' abcès. Il souffrait d' épouvantables tourments que tous les habitants de Kandy, chrétiens et idolâtres considéraient comme un juste châtiment de Dieu.

CHAPITRE XV.

Retour du P. Vaz a Kandy. Il rebatit l'eglise.

Tel était l'état des choses, quand la nouvelle en parvint à Sitavacca où se trouvait le P. Vaz.

Quand on vint le lui dire, il se mit à pleurer puis, se jetant à genoux, il resta longtemps en prière.

Car, n'était-ce pas la ruine de son œuvre? Et il prévoyait les plus tristes résultats, non seulement pour les missions du royaume de Kandy, mais, aussi pour celles des domaines Hollandais, parcequ'il était évident que les missionnaires n'ayant pas un seul endroit où

ils pourraient demeurer en sureté se voyaient nécessairement obligés à la fin de quitter l' Ile de Ceylon.

C' était donc avec de tristes pensées que le P. Joseph Vaz quitta Sitavacca pour reprendre le chemin de Kandy. On était alors vers la moitié du Carême 1699.

Ce ne fut que lorsqu' il arriva à la maison d' Antoine de Horta que le P. Joseph Vaz apprit tous les détails, car il ignorait encore que l' église avait été démolie.

Il voulut tout de suite aller à Kandy mais les bateliers du Mahavelli-Ganga refusèrent de le transporter sur l' autre rive ; Ils avaient reçu l' ordre le plus sévère de ne laisser passer aucun prêtre catholique.

Antoine de Horta était aussi d' avis qu' il ne fallait pas se hâter. Il décida qu' il irait lui même à Kandy pour voir ce que l' on devrait faire et pour apprendre aussi ce que dirait le roi quand il apprendrait que le P. Joseph Vaz était rentré dons son royaume. Il alla

donc à Kandy et les deux Pères restèrent dans sa maison de campagne.

Comme les nouvelles ne venaient pas et que d'un autre côté, il était évident que le roi devait déjà être informé du retour du P. Vaz et qu'il ne prenait aucune mesure contre lui et que d'ailleurs le décret d'exil n'avait pas été prononcé contre lui, mais seulement contre le P. Carvalho, les deux missionnaires commencèrent à craindre que l'hésitation du P. Joseph Vaz à rentrer à Kandy ne fût mal interprétée à la cour et qu'on ne l'expliquât comme un aveu tacite des fautes que lui imputaient ses ennemis ; ils crurent donc qu'il était nécessaire que le P. Joseph Vaz se rendît sans retard à Kandy.

Aprés avoir prié avec ferveur, le P. Joseph se mit en route ; les bateliers, malgré leur consigne ne firent pas d'opposition quand il demanda à passer la rivière et il arriva à Kandy où il alla loger dans la maison de Horta.

Ce dernier lui apprit que le roi lui restait

favorable et que parmi les seigneurs de la cour, il y avait un fort parti qui condamnait ouvertement l'exil du P. Carvalho et la destruction de l'église de Kandy.

Il fallait donc agir. Le P. Vaz rassembla les chrétiens et leur dit de prier pendant qu'il tiendrait conseil avec Antoine de Horta.

Tandis qu'ils étaient à débattre la question, un hôte inattendu vint frapper à la porte. C'était le médecin du roi, un païen, homme très-influent.

Avant qu'on lui eut dit une parole il salua le Père Vaz et lui proposa d'arranger l'affaire avec le roi. Le P. Vaz ne connaissait pas cet homme et ne se souvenait même pas de l'avoir jamais vu. Il accepta néanmoins son offre avec reconnaissance et le soir même le médecin revint, apportant la nouvelle que le P. Joseph Vaz demeurât à Kandy, mais il voulait que le P. Carvalho y retournât aussi et que l'on commençât aussitôt la construction d'une nouvelle église. Il faisait dire en même

temps au P. Vaz qu'il lui permettait de prêcher librement sa religion dans toute l'étendue du royaume et donnait ainsi en un jour plus de liberté à l'Eglise que le Père n'en avait pu obtenir depuis qu'il était à Kandy.

Les courses fatigantes dans les missions et tous les tracas que nous venons de raconter ébranlèrent la santé du P. Vaz et il fut pris d'une fièvre très-dangereuse. Le roi lui envoya le même médecin dont nous avons parlé plus haut et il demandait souvent de ses nouvelles.

A peine entré en convalescence, le P. Vaz s'occupa activement de rebâtir l'église. Antoine de Horta lui donna un terrain dans le faubourg de Bogambra et fournit aussi une grande partie des fonds nécessaires. Les chrétiens travaillèrent avec zèle, si bien qu'en cinq mois l'église fut terminée. Elle n'était pas très grande mais pouvait suffire néanmoins pour le nombre de fidèles de Kandy et des villages voisins.

Le P. Vaz la bénit solennellement le jour de la nativité de la Très Sainte Vierge, 8 septembre 1699 et y célébra la sainte Messe au milieu d'un grand concours de peuple.

Il construisit ensuite une maison pour les missionnaires et un nouvel hôpital.

CHAPITRE XVI.

EPISODE DU JEUNE SINGALAIS CONVERTI.

L' église fut ainsi rebâtie, le roi avait donné à la Mission pleine et entière liberté, mais un nouvel orage surgit bientôt audessus de la Mission de Kandy.

Dans la première année de son apostolat le P. Vaz avait converti un jeune Singalais appartenant à une famille riche et puissante. Son père qui se nommait Gobbada-Balla-Nilamé était comme on dirait le grand-maître de la cour du roi.

Le jeune homme était pieux et très-vertueux.

Comme sa conversion avait eu lieu dans le commencement du séjour du P. Vaz à Kandy, probablement peu après sa sortie de prison, o rsque la Mission n'était encore que faiblement établie, le P. Joseph avait cru plus prudent d'engager le garçon de tenir sa conversion secrète car il craignait la colère de ses parents qui, étant puissants, auraient pu faire beaucoup de mal à la mission. Il l'instruisait néanmoins lui même, formant soigneusement son âme et il s'attacha beaucoup au jeune homme.

Mais cet état de choses ne pouvait pas durer, car le garçon étant page à la cour du roi, devait accompagner ce prince quand il allait offrir des sacrifices au temple et il n'était pas toujours facile de trouver une excuse, puisque le temple principal, Dalada-Maligava, était une dépendance du palais du roi.

Le P. Vaz conseilla donc au jeune page, d'abandonner la cour et de se retirer à la campagne.

Mais à la campagne, il menait une vie oisive,

loin du prêtre, seul, au milieu des païens dont les mœurs étaient très-relâchées.

Il perdit son innocence, puis il cessa de prier et un jour, le P. Vaz apprit qu'on l'avait marié à une jeune fille païenne.

Dès lors, il vécut en païen et mena pendant plusieurs années une vie très-dissolue.

Le P. Vaz ne cessait de prier pour le malheureux et, quand les autres Missionnaires parlaient avec chagrin du jeune rénégat, le P. Vaz répondit tranquillement que le jeune homme ne périrait pas et qu' au contraire il deviendrait un instrument dans la main de Dieu pour propager largement la foi catholique.

Cette prédiction devait bientôt se réaliser.

Une nuit que le jeune homme couché sur sa natte ne pouvait s'endormir, il se souvint de sa première jeunesse, du P. Vaz et de ses instructions. Le crime de son apostasie lui apparut dans toute son horreur ; il en ressentit les plus cuisants remords.

A peine le jour commençait-il à poindre qu'il se leva et, prenant pour compagnon un chrétien du voisinage il partit sans retard pour Kandy.

Le P. Vaz était absent ; le jeune Singalais ne trouva à la Mission que le P. Pierre Saldanha. Il n'osa pas lui dire qui il était et le pria seulement de le recevoir au nombre des catéchumènes.

Mais le P. Saldanha voyant qu'il connaissait parfaitement la religion chrétienne et qu'il montrait une grande piété voulut le baptiser sans retard.

Alors le jeune homme se jeta à ses pieds et avoua qui il était. Il fit la confession de toute sa vie passée et résolut de racheter son crime en travaillant dorénavant à la gloire de Dieu.

Il retourna dans son village, prépara au baptême sa femme et ses quatre enfants et quarante autres personnes qu'il avait converties.

Le P. Saldanha se rendit chez lui, légitima son mariage et baptisa tout ce monde.

La nouvelle de la conversion d'une personne aussi considérable éveilla la colère dans les cercles païens, d'autant plus qu'on craignait, et non sans raison, que son exemple ne fût suivi par d'autres et que lui-même ne manquerait pas d'user de l'influence que lui donnait sa position sociale, pour aider les Pères à propager la religion catholique.

Ils résolurent donc de tenter encore une fois de la calomnie pour amener le roi à exiler définitivement le P. Vaz et les autres missionnaires.

Ils s'adressèrent cette fois aux sentiments superstitieux du prince et accusèrent le P. Saldanha d'avoir baptisé le jeune homme et ses compagnons avec du sang de vache. Le sang de vache disaient-ils, est nécessaire pour le baptême des chrétiens. Il était donc évident que le Père Joseph Vaz et tous ses missionnaires devaient tuer secrètement un grand nombre de vaches.

Pour compendre la force de cette accusation,

il faut savoir que les Hindous païens considèrent la vache comme la chose la plus sacrée qu' il y ait dans le monde. La loi, dans plusieurs royaumes indigènes considerait le crime d' avoir tué une vache comme égal à celui d' avoir tué trois Brâhmes au bord du Gange sacré.

Le coup porta juste cette fois. L' indignation du roi, ne connut plus de bornes : Il fit mettre en prison six personnes que le P. Saldanha venait de baptiser et ordonna de confisquer leurs biens.

Le P. Vaz en fut très-affligé. Craignant une nouvelle persécution, il se mit à prier avec ferveur, suppliant le Seigneur de détourner de son Eglise ce danger nouveau.

Heureusement, comme nous l' avons rapporté plus haut, il y avait à la cour de Kandy deux partis : l' un attaché à l' ancien paganisme et par le fait opposé au P. Vaz ; l' autre plus éclairé ou plus indifférent qui lui était favorable.

Ces derniers s' efforcèrent de prouver au roi qu'on avait calomnié les Missionnaires catho-

liques. Que ces derniers n'usaient nullement de sang de vache pour baptiser leurs gens, mais seulement de l'eau pure, à laquelle ils mêlaient un peu de baume et d'huile.

Le roi se laissa persuader : il fit remettre en liberté les six prisonniers et leur rendit leurs biens. Ces derniers commencèrent par aller à l'église pour rendre grâce à Dieu.

Ce fut, ce me semble la dernière persécution que les chrétiens de Kandy eurent à souffrir du vivant du P. Vaz. Les païens convaincus tant de fois de mensonge, n'osèrent plus s'adresser au roi et le P. Vaz put désormais travailler en paix dans tout le royaume de Kandy.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de nouveaux Missionnaires. Organisation des Missions. La journée du P. Vaz.

Vers cette époque le Supérieur des Pères Oratoriens de Goa envoya à Ceylan six nouveaux missionnaires. C' étaient : le P. Pierre Saldanha dont nous avons parlé dans le chapitre précédent ; le P. Joseph de Jésus-Marie ; Le P. Jacques Gonsalvez, dont le nom est encore vénéré aujourd' hui à Ceylan à cause de ses vertus, de sa grande science et de son infatigable apostalat ; les P.P. Emmanuel de Miranda, Ignace d' Almeida et Basile Baretto.

Avec ces nouveaux ouvriers apostoliques le P. Vaz put organiser sérieusement ses missions, qui devenaient de plus en plus importantes.

L'Eglise se développait dans toutes les provinces de Ceylan : les P.P. Oratoriens, tous Indiens de la Caste des Brâhmes travaillaient avec un zèle infatigable. Le P. Emmanuel de Miranda qui avait été chargé de Colombo, le poste le plus dangereux et le plus exposé, organisa si bien les catholiques, qu'ils cessèrent de se tenir cachés et commencèrent à protester ouvertement contre les lois pénales des Hollandais.

Le Père Vaz dirigeait le travail de tous les Missionnaires ; il les visitait fréquemment, animant leur courage, tenant compte de tous leurs besoins, aimé et vénéré de tous.

Malheureusement, nous ne possédons pas de relation continue de cette epoque de sa vie, mais les fragments qui nous restent permettent de nous en faire facilement une idée.

C' était une vie laborieuse et pénitente au plus haut degré.

La journée à Kandy était semblable en tout à ce qu' elle avait été à Mangalore et à Goa.

Il se levait à trois heures du matin, prenait la discipline et commençait sa méditation qui durait jusqu' au lever du soleil quand il en était tiré par les voix des enfants qui se réunissaient à l' école. Il leur donnait lui-même l' enseignement.

Après l école il récitait matines et, après avoir confessé ceux qui se présentaient, il célébrait la sainte Messe et récitait avec le peuple les Litanies des Saints, et faisait un court sermon ou bien le catéchisme.

En sortant de l' église il distribuait l' aumône aux pauvres et recevait tous les chrétiens qui venaient lui parler.

A midi il dinait avec les Pères qui étaient à Kandy : sa nourriture, selon l' usage des Indiens se composait principalement de riz. Après

diner il allait à l'église et, marchant sur ses genoux de la porte jusqu'au pied de l'autel il restait longtemps en prière.

A deux heures il allait à l'école pour donner une leçon aux enfants et passait le reste de la journée à visiter les malades et les chrétiens dans leurs maisons.

Le soir, le peuple se réunissait à l'église et le P. Vaz y descendait pour réciter en commun le Rosaire.

S'il avait quelquePère avec lui, se conformant aux statuts de la Congrégation ils prenaient quelques moment de récréation après souper, parlant de choses spirituelles ou bien des besoins de la Mission.

Il se retirait à deux heures pour aller à l'église où d'ordinaire il passait toute la nuit. Le matin on le trouvait souvent endormi, à genoux, appuyé contre le mur ou bien couché sur les degrés de l'autel.

Sa piété était grande : Souvent, lorsque d'après l'usage de la Congrégation, on récitait

en commun les litanies de la Sainte Vierge, il tombait comme en extase et répondant avec les autres : ora pro nobis, il restait sans sentiment. D'autres fois, en récitant le Rosaire il répétait : Ave Maria, Ave Maria, comme s'il ne pouvait s'arracher à la joie de prononcer le doux nom de Marie.

Il avait le don de la présence de Dieu de manière, que toute sa journée était une prière non interrompue.

En traversant les forêts vierges de Ceylan, il était souvent tellement absorbé dans la méditation ou dans la récitation de l'office qu'il ne voyait pas les animaux féroces qu'il rencontrait et devant lesquels ses compagnons fuyaient avec terreur. Nous raconterons plus loin quelques-unes de ces rencontres.

S'il y avait un autre prêtre près de lui, le P. Vaz ne célébrait jamais la sainte Messe sans s'être confessé auparavant.

Pendant le saint Sacrifice on le voyait souvent verser d'abondantes larmes ou bien

immobile, en extase passer jusqu' à deux heures à l' autel, et l' enfant qui servait sa Messe, le croyant endormi le tirait par la chasuble. Ce garçon, appellé Pascal, jeune Portugais né à Kandy, déposa après la mort du P. Vaz qu' il l' avait vu une fois soulevé en l' air pendant qu' il célébrait la sainte Messe.

Après la Sainte Vierge, la plus grande dévotion du P. Vaz était pour Saint Joseph le Patron de Ceylan et pour Saint François d' Assise. Il avait été Tertiaire Franciscain et le P. Pierre Ferrão, qui était souvent son compagnon, disait que le P. Vaz, cherchait toujours à imiter l' exemple du Saint Patriarche d' Assise.

CHAPITRE XVIII.

CHARITÉ DU P. VAZ. RESPECT QUE LUI TÉMOIGNE LE ROI.

Le zèle du P. Vaz pour le salut des âmes n'était pas moindre que sa piété. Il affrontait tous les périls quand il s'agissait de convertir un païen ou de ramener dans la bonne voie un chrétien dérouté.

Il ne se lassait jamais auprès de ces derniers jusqu'à ce qu'il les eut amenés à la pénitence et rallumé dans leur âme ne fut-ce qu'un peu de cet amour de Dieu dont la sienne débordait.

Lorsqu'il s'agissait de sauver une âme, il arrivait souvent que, malade lui-même, il se levait de sa couche pour aller traverser des montagnes et des forêts ou bien des rizières inondées. Et il arriva plus d'une fois, que, parti malade, il retournait à Kandy plein de force et de santé.

Les Bonzes l'attaquaient parfois et le menaçaient de mort, s'il ne cessait d'appeller à son église les chrétiens et les païens et de courir lui-même les villages pour convertir ces derniers.

Le P. Vaz leur répondait que c'était son paternel devoir de recevoir les chrétiens à l'église : quand aux païens, il ne pouvait les repousser, quand ils venaient demander le baptême. Son apostolat étant pour la gloire de Dieu, il ne pouvait l'abandonner sans manquer à son devoir.

Sa charité pour les pauvres était inépuisable : il les affectionnait particulièrement. Lorsqu' il apprenait quelque cas de misère il courait tout de suite pour porter du secours. Plus d'une

fois on le vit mendier lui-même pour pouvoir donner une aumône à ses pauvres.

Il établit l'usage de donner tous les jours une portion de riz à un grand nombre de pauvres devant l'église de Kandy. Le Dimanche et les jours de fête, il leur faisait servir un meilleur repas.

Un jour que l'on travaillait à l'église de Kandy, il se trouva que le P. Vaz ne possédait qu'une pièce d'or qu'on appellait pagode.

Il devait la dépenser le soir même pour payer les ouvriers et il n'en resterait rien à donner aux quelques pauvres qui attendaient devant sa porte.

Le P. Vaz, embarrassé demanda au P. Ignace Almeida ce qu'il fallait faire : donner l'aumône aux pauvres ou garder son argent pour payer les ouvriers ?

Le P. Almeida, devinant ce qui se passait dans son cœur répondit sans hésiter, que les pauvres doivent passer avant tout et que Dieu pourvoira aux moyens de payer les ouvriers.

Et il en fut ainsi car, à peine le P. Vaz avait il distribué aux pauvres son dernier denier qu' on vint lui apporter de la part d' un riche chrétien l' offrande de douze pagodes d' or.

L' occupation favorite du P. Vaz était de soigner les malades. Il le faisait par compassion pour leur souffrances, mais aussi, parce qu' en face de la mort ils étaient plus faciles à se tourner vers Dieu.

Nous avons parlé de son héroisme durant la peste de Kandy. Après qu' elle eut cessé le P. Joseph Vaz continua la pratique de visiter les malades dans leurs habitations et à les recevoir dans l' hôpital qu' il avait construit à côté de l' église. Il y convertissait beaucoup de païens et baptisait un grand nombre d' enfants à l' article de la mort.

Les vertus du P. Vaz et surtout sa charité envers le prochain, faisaient l' admiration des païens et ils avaient pour lui une grande vénération. Le païen comprend peu la charité désintéressée et neanmoins il l' admire.

C'était là la source principale du respect que le roi Vimala-Dharma-Surya II témoignait au P. Vaz, qui, pour ce prince païen, était comme un énigme qui éveillait en lui une vénération superstitieuse.

Le roi était, aux yeux de ses sujets comme une espèce de divinité invisible pour tous excepté pour ses domestiques. Quand il donnait une audience, même aux plus grands dignitaires du royaume, il trônait caché par un rideau de soie, devant lequel on restait prosterné.

Aussi tout le monde fut-il très-étonné quand on vit le roi mener le P. Vaz dans ses appartements privés et rester longtemps en tête-à-tête avec lui.

De même, quand après la mort du P. Joseph Carvalho, le roi s'arrêta devant l'église et envoya plusieurs dignitaires de sa suite pour porter ses condoléances au P. Vaz et lui dire qu'il désirait qu'il appelât de Goa plusieurs autres Pères semblables au défunt pour le remplacer à Kandy. Il permit aussi de l'en-

terrer dans l'église, privilége qu'il étendit ensuite à tous les Pères Oratoriens malgré que l'on emportât loin de la ville même les cendres des rois.

Cette bienveillance du roi faisait une grande impression sur le peuple et facilitait au P. Vaz son apostolat.

Le successeur de Vimala-Dharma, le roi Kandasala, suivit l'exemple de son père.

Une fois qu'il passait avec son cortége devant l'église de Kandy, Le P. Vaz sortit pour le saluer au passage. Le roi s'arrêta, le reçut très-cordialement et refusa de se remettre en route jusqu' à ce que le P. Vaz fut rentré chez lui.

On voit la main de Dieu, dans cette bonne disposition des deux rois de Kandy qui se succédèrent, sans laquelle les grandes chrétientés de Ceylan n'auraient pas pu être fondées, car c'étaient précisément ces deux princes qui travaillèrent le plus à rétablir le Bouddhisme à Ceylan et qui le rétablirent en effet. Ce fut

sur la demande de Kandesala que les Hollandais firent venir sur leur navires des Bonzes d' Arrakan pour rétablir à Ceylan la hiérarchie Bouddhique qui était sur le point de s' éteindre.

CHAPITRE XIX.

Visite aux Missions.

Le P. Joseph Vaz commençait chaque action par la prière. Quand il devait quitter Kandy pour aller visiter quelque mission, il célébrait la sainte Messe à l'aurore, puis il récitait l'office des défunts, car il avait une très grande devotion pour les âmes du purgatoire. Il se prosternait après devant l'autel du Très Saint Sacrement et restait longtemps en prière offrant à Dieu ses peines et ses travaux et le fruit de son apostolat. Avant de sortir de l'église il lisait à haute voix l'évangile de Saint Marc : Euntes in universum mundum. . . En passant devant

la grande croix qui s'élevait sur la place de l'église il se mettait encore à genoux pour faire une courte prière et se mettait en route, portant toujours lui-même son appareil de messe.

Les grandes et belles routes qui traversent aujourd'hui dans toutes les directions l'île de Ceylan n'existaient pas encore. A l'époque dont nous nous occupons il fallait suivre des sentiers presque impraticables dans les montagnes, à travers les forêts, ou traverser des rizières inondées sur des digues glissantes et si étroites qu'il y avait à peine assez de place pour y poser le pied. Il reste encore assez de ces sentiers pour qu'on puisse se faire une idée des fatigues auxquelles s'exposaient les voyageurs au temps du P. Vaz.

Les rois de Kandy ne cherchaient pas à améliorer les routes ; au contraire, ils aimaient à les avoir encore plus difficiles pour empêcher de cette manière les armées ennemies d'envahir le pays.

Malgré les difficultés des chemins, et sa

santé délicate, le P. Joseph Vaz marchait toujours si vite que ses compagnons avaient peine à le dévancer pour pouvoir se livrer à la méditation dans la solitude des forêts vierges.

Et il avait de braves auxiliaires dans les Pères Oratoriens qu'on lui avait envoyés de Goa. Pleins de courage et de zèle, ces prêtres Indiens ne se laissaient pas déconcerter par les difficultés ; prêts à aller partout où il les envoyait, ils ne l'abandonnèrent jamais au milieu de tant de périls. Son exemple les guidait et tous le vénéraient comme un père. Le P. Vaz de sen côté, si sévère pour lui-même, cherchait au contraire à rendre le moins pénible le travail de ses subordonnés : il tenait compte de tous leurs besoins et cherchait toujours à pourvoir en tant qu'il pouvait à leur comfort.

C'était une cohorte de dignes missionnaires que Dieu avait envoyés au secours de l'église de Ceylan : il menaient tous une vie de prière, très-pénitente et laborieuse. Mais c'était surtout dans le P. Joseph Vaz leur Supérieur que la

grâce de Dieu se manifestait souvent d'une manière extraordinaire.

Un jour qu'il devait se mettre en route avec le P. Almeida pour une expédition apostolique lointaine, le P. Almeida tomba malade de manière qu'il ne lui fut pas possible de songer au voyage. Le P. Vaz en fut très-contrarié car il espérait de cette expédition une ample moisson d'âmes. Il se mit à genoux devant le crucifix et resta longtemps en prière, puis il se leva, prit le livre des évangiles et se mit à réciter à haute voix le passage de Saint Marc, qu'il lisait chaque fois avant de se mettre en route: Euntes in mundum universum. . . . . Quand il arriva aux paroles : super aegros manus imponent et bene habebunt—il posa les deux mains sur la tête du P. Almeida, qui se sentit parfaitement guéri.

Une autre fois que le P. Joseph Vaz traversait les forêts vierges du Vanny accompagné de plusieurs pères et d'une escorte de chrétiens, on s'aperçut que la provision de riz qu'avaient

emporté les serviteurs, était insuffisante et qu' elle était presque épuisée. Pendant deux ou trois jours on se nourrit de Kangi, soupe faite d' une petite quantité de riz, car on était loin de tout lieu habité, il fallait épargner ce qui restait de vivres.

Mais le P. Joseph Vaz s' apercevant qu' avec cette nourriture insuffisante et les fatigues de la marche à travers le jungle, les forces commençaient à manquer à sa petite caravane, ordonna de cuire tout le riz qui restait pour faire un repas plus solide, disant que Dieu penserait à leur nourriture de demain.

On était au milieu des forêts, à deux jours de marche du village le plus proche.

Le soir vint et les voyageurs commencèrent à se préparer à la nuit en allumant de grands feux pour éloigner les fauves.

Le P. Joseph se tenait à l' écart en récitant ses prières du soir.

On entendit bientôt des voix dans la forêt

et on vit apparaître un groupe de Singalais : C' était un voyageur païen avec ses serviteurs.

Il s' approcha des Missionnaires et quand il apprit que le P. Joseph Vaz, dont il avait tant entendu parler, était avec eux et la détresse dans laquelle ils se trouvaient, il leur offrit ses provisions de voyage.

Les Pères crurent devoir refuser par délicatesse, mais le païen leur répondit qu' il n' était pas pressé et qu' il retournerait chez lui pour se ravitailler.

Le P. Vaz survint alors et ordonna à ses compagnons d' accepter cette aumône que Dieu leur envoyait.

CHAPITRE XX.

VISITE AUX MISSIONS (SUITE).

Les forêts qu'ils devaient traverser étaient pleines de bêtes féroces : les ours, les léopards et les éléphants peuplaient ces fouillis vierges.

Le P. Joseph Vaz avec quelques compagnons suivaient une fois un sentier étroit dans les montagnes de Kandy qui, à cette époque étaient couvertes de jungle. Il allait en avant récitant son bréviaire.

Les autres aperçurent tout à coup un grand ours qui allait droit sur le P. Vaz. Ils se

mirent à crier, mais le Père tout entier à sa prière ne les entendit pas. Tous prirent la fuite, ou cherchant à se cacher derrière le tronc de quelque grand arbre ils regardaient avec anxiété le Père, qui, humainement parlant ne pouvait échapper à la mort. Aussi, grande fut leur joie et leur étonnement quand ils virent la terrible bête passer tout près de lui et sans sembler l'apercevoir s'enfoncer dans le fourré.

A peine le danger était-il passé qu'ils rejoignirent le P. Joseph et lui racontèrent leur frayeur, mais le Père n'avait pas vu la bête.

Une autre fois, un éléphant sauvage leur barra le passage. Le sentier était si étroit et le jungle si épais qu'il n'était pas possible d'éviter le monstre et il était trop tard pour penser à la fuite, car l'animal furieux les avait aperçus.

Tous se crurent perdus, mais le P. Joseph Vaz leur reprocha doucement leur peu de confiance en Dieu et leur disant d'avancer sans crainte il marcha le premier en avant.

L'éléphant restait comme pétrifié. Le Père passa si près de lui qu'il dut presque l'effleurer tant le sentier était étroit. Puis, se tournant vers ses compagnons qui n'avaient pas encore bougé de place il leur cria d'avancer.

Ils passèrent en rampant près de l'énorme bête, ne pouvant maîtriser leur terreur. Quand ils eurent tous passé, l'éléphant continua tranquillement sa route.

Les éléphants vivent ordinairement en troupeaux dans les forêts des montagnes de Ceylan. Chaque troupeau se compose toujours d'une seule famille. Ils ne sont pas dangereux : très timides de nature, le moindre bruit les effraie et ils vont se cacher dans le bois, dans les vallons les plus inaccessibles.

Mais on rencontre quelquefois un animal solitaire, qui faisait partie d'un troupeau détruit par les chasseurs, ou bien pris par eux, il s'était échappé avant d'avoir été apprivoisé. Ne pouvant regagner son troupeau et, exclu de tous les autres, qui, comme je l'ai dit se

composent d'une famille, ces éléphants condamnés à vivre solitaires, deviennent excessivement féroces. Ils tuent et détruisent tout sur leur passage. Malheur à l'homme qui en rencontrerait un : ce n'est que par miracle qu'il évitera la mort. (1)

Le P. Joseph Vaz avec ses compagnons retournaient de Narangodde à Kandy.

La forêt qu'ils devaient traverser était infesté par un de ces éléphants solitaires qui était la

(1) Pour bien comprendre la portée de cet épisode, il est bon de rappeller la description que fait Knox des chemins qui traversaient à cette époque le royaume de Kandy—que nous avons déja citée dans la notes de la page 61.

" Les chemins, dit-il, sont nombreux mais si étroits qu' un homme " peut à peine y passer. Les montagnes sont couvertes de forêts " et de grands rochers de manière qu' il n' est pas possible de passer " autrement qu' en suivant ces sentiers."

Ces sentiers existent encore aujourd'hui. Il m'est arrivé plus d' une fois d' y passer : des deux côtés, le jungle est si épais qu' il est absolument impossible d' y pénétrer, à moins de se frayer un passage à la hache ou plutôt au moyen de larges serpes montées sur des bâtons dont on se sert à cet usage, ce qui est un travail long et difficile.

J'ai traversé aussi d' anciens sentiers dans le fond des vallées que les indigènes appellent encore aujourd'hui : routes des rois de Kandy et que l' on faisait probablement dans les endroits cultivés. Ils suivent le fond d' une tranchée plus profonde que la hauteur d' un homme, qui delabrée comme elle l'est aujourd' hui, ressemble assez au lit d' un torrent désséché et si étroit qu' il n' est pas possible à deux hommes d' y passer de front.

terreur du pays. Il faisait d'affreux dégats et avait déjà tué beaucoup d'hommes.

La petite caravane du Père était à peine entrée sous les bois, qu'ils entendirent le terrible animal, qui venait droit à eux, cassant les branches des grands arbres, déracinant les plus petits.

Les serviteurs firent feu avec les mousquets qu'ils avaient avec eux, mais la bête n'en fut pas effrayée ; elle avançait toujours et on l'entendait déjà à peu de pas derrière le rideau de verdure.

Le P. Joseph Vaz alluma alors un cierge béni et le prenant en main s'avança droit vers l'endroit d'où venait le bruit.

Il avait fait à peine quelques pas que la bête apparut sur le sentier. Le P. Vaz alla droit à elle.

L'éléphant s'arrêta devant lui, il plia ses genoux et inclina son énorme tête.

Le P. Joseph Vaz lui adressa la parole :

il le somma de se retirer, de quitter le pays et de ne plus jamais faire de mal aux hommes.

L'animal se leva, rentra dans la forêt et on ne le revit plus jamais.

Le P. Joseph Vaz est considéré encore aujourd'hui, par les chrétiens de Ceylan comme leur protecteur contre les bêtes féroces : Ils disent que quiconque invoque son nom au moment du danger est sûr de passer sans qu'elles lui fassent de mal.

Un homme était venu me demander un chapelet. Il allait en voyage. Il voulait aller à Putlam et de là à Manaar.

Je lui demandais s'il ne craignait pas de s'aventurer ainsi seul, à pied, dans ces parages infestés par les ours ? Non, me répondit-il, nous avons le P. Vaz.

CHAPITRE XXI.

VISITE AUX MISSIONS (SUITE).

Le P. Vaz, ayant maintenant un nombre suffisant de Missionnaires, divisa entre eux l'île entière, assignant à chacun son propre champ d'action.

Lui-même était toujours en route, en compagnie d'un ou de deux Missionnaires et de quelques chrétiens dévoués. Il visitait chaque année toutes les missions de l'île, non seulement les centres principaux, mais aussi les villages dans lesquels il y avait des chrétiens.

Il ne s' arrêtait pas devant un long et fatigant voyage pour visiter un seul chrétien au milieu des païens, pour lui donner le moyen de se confesser, d' entendre la sainte Messe et de recevoir la sainte Communion.

Quand le P. Vaz venait dans un village, il appelait à lui tous les chrétiens et, après avoir récité avec eux les litanies de la Sainte Vierge il les instruisait et les préparait à recevoir dignement les Sacrements.

L' apostolat dans les domaines des Hollandais devenait de plus en plus difficile. Le Gouvernement Protestant, voyant les progrès que faisait la religion catholique, redoublait d' efforts pour entraver le développement des Missions.

La persécution devenait de plus en plus cruelle et acharnée.

C' était dans les possessions Hollandaises que les catholiques étaient les plus nombreux mais ils étaient si strictement surveillés, l' espionage si bien organisé, que ce n' était qu' à l' ombre de la nuit qu' ils pouvaient se réunir dans

quelque lieu isolé pour prier ensemble et entendre la sainte Messe.

Aussi avait on organisé les choses de manière que, quand le P. Vaz devait arriver, les catholiques avertis se réunissaient dans quelque maison retirée qui leur était indiquée d'avance. Le Père les intruisait et les confessait jusqu' à trois heures du matin, puis il célébrait la sainte Messe et, avant le lever du soleil il partait pour un autre village.

Si les circonstances ou le nombre de chrétiens exigeaient qu'il passât plusieurs jours dans le même endroit, on avait la précaution de se réunir chaque nuit dans une autre maison.

De cette manière, avec l'aide de Dieu, il parvenait toujours à tromper la vigilance des protestants. Je dis avec l'aide de Dieu car, sans une grâce spéciale de la Providence il ne lui aurait pas été possible d'échapper à leur recherches.

Un jour que le Père Joseph Vaz était à Colombo, un rénégat, fils de parents catholiques,

dénonça aux autorités Hollandaises, dans quelle maison les catholiques devaient se réunir pour entendre la sainte Messe.

Le Gouverneur donna ordre de s'emparer de la personne du Père.

Au moment donc où il se préparait à célébrer la sainte Messe, un détachement de soldats envahit la maison. Les Catholiques prirent la fuite. Le P. Vaz, emportant son appareil de Messe passa au milieu des soldats sans qu' aucun d'eux l'eût reconnu.

Les soldats entrèrent dans la maison, sûrs cette fois de leur proie, mais il n'y trouvèrent rien, pas même de trace d'une réunion de fidèles.

Dans une chambre seulement ils rencontrèrent une femme dont la vue les remplit de stupeur. Elle leur demanda pourquoi étaient-ils venus et qui ils cherchaient ? Les soldats s'enfuirent tous saisis d'effroi.

Quand ils se virent dehors, honteux d'avoir ainsi pris la fuite à la vue d'une femme, persuadés

du reste que le P. Joseph Vaz se cachait dans la maison, ils entrèrent de nouveau dans la chambre et n' y trouvèrent personne. Seulement, à la place où la femme leur avait apparue ils trouvèrent une image de la Très Sainte Vierge. Les soldats n' osèrent pas y toucher.

La nouvelle se répandit aussitôt dans la ville que la Sainte Vierge avait apparu dans la maison où les Protestants avaient interrompu la prière des Chrétiens. On s' y rendit en foule pour contempler l' image.

Les Hollandais ne surent pas cacher leur dépit. Le Gouverneur condamna le dénonciateur à être frappé de verges sur la place publique.

Ce fait a été affirmé sous serment par Manuël de Sylva de Souza, qui fut plus tard commandant du fort Portugais de Saint Etienne dans l' ile de Java, sur le territoire de Goa. Il se trouvait alors à Colombo et alla voir le jour même la maison et l' image et assista à l' exécution du dénonciateur.

Une autre fois, le P. Joseph Vaz était parti

de Colombo et remontait en barque le fleuve Kelani pour visiter une chrétienté.

Ils espéraient passer inaperçus sous les murs d' un petit fort Hollandais, qui se trouvait non loin de la rivière. Mais leur espoir fut déçu, lorsqu' ils aperçurent le commandant du fort qui se promenait au bord de la rivière avec quelques autres personnes.

Les rameurs tremblaient d' effroi et songeaient déjà à rebrousser chemin, lorsqu' il survint soudain une pluie si abondante que la barque put passer devant les ennemis sans qu' ils pussent la voir, couverte qu' elle était par cette ondée tropicale.

Dans la province de Sabarogamuva, le P. Joseph Vaz convertit un grand nombre de païens et parmi eux, plusieurs esclaves appartenant à un riche Singalais. Cet homme devint si furieux qu' il résolut de tuer le Père. Il alla le trouver et se jeta sur lui un couteau à la main. Le P. Vaz, voyant qu' il lui serait impossible d' échapper recommandait son âme à

Dieu, lorsque plusieurs hommes survinrent et désarmèrent le forcené.

Il ne sera pas difficile de comprendre quelle impression faisaient ces événements sur l' esprit des chrétiens, comme ils les affermissaient dans la foi et de quelle vénération ils entouraient le Père.

De leur côté, les Hollandais protestants, malgré leur haine pour la foi catholique, ne pouvaient voir sans les admirer les vertus du P. Vaz, et l' abnégation avec laquelle il s' exposait à tant de dangers pour sauver les âmes de ses frères.

Une fois que le P. Joseph Vaz était venu secrètement à Colombo, plusieurs protestants vinrent trouver le Gouverneur pour insister qu' il le fît appeler. Le Gouverneur leur répondit que s' ils avaient quelque chose à lui dire, qui avait rapport aux interêts de la Compagnie Hollandaise il était prêt à les entendre, mais que s' ils n' avaient rien d' autre à lui communiquer que ce qu' ils lui avaient déjà dit, il n' avait pas le temps de prolonger l' audience et il les congédia.

CHAPITRE XXII.

VISITE AUX MISSIONS.
(SUITE).

La nouvelle de l'apostolat du P. Joseph Vaz était parvenue jurqu' à Rome ; le Pape Clément XI suivait avec intérêt la résurection de l'église de Ceylan et son développement.

Ce fut vers cette époque que débarqua aux Indes le Légat du Saint Père, Mgr. Maillard de Tournon Patriarche d'Antioche. Le Pape lui avait donné des instructions spéciales pour qu'il se mît en communication avec le P. Vaz et cherchât à l'aider dans son apostolat.

Mgr. de Tournon écrivit plusieurs fois au P. Vaz et lui envoya un crucifix avec des indulgences. Il lui proposa de détacher Ceylan du diocèse de Cochin et de le nommer évêque de cette île. Le P. Vaz refusa la dignité épiscopale. Le Légat lui demanda alors, de lui indiquer celui des Pères qu'il croyait le plus digne d'être évêque ; mais le P. Vaz lui répondit, qu'il ne croyait pas opportun d'ériger en ce moment l'ile de Ceylan en diocèse, car, dans les circonstances dans lesquelles se trouvaient ces missions, l'évèque aurait à affronter plus de difficultés encore que n'en avaient les Missionnaires dans l'exercice de leur apostolat.

Mgr. de Tournon s'appuyant sur ces informations abondonna le projet de faire de Ceylan un diocèse indépendant. ...

Le P. Joseph Vaz avait atteint l'âge de 55 ans. Il y avait déjà 17 ans qu'il travaillait à Ceylan. Tant de fatigues l'avaient épuisé. Sa santé se trouvait ruinée. Il travaillait néanmoins avec la même ardeur et ne cessait de

visiter les Chrétiens même dans les régions les plus eloignées de Ceylan.

Il allait une fois avec ses compagnons de Kandy à Putlam. Ils arrivèrent au gué de la rivière Mayarosna-Aru (Maguru-Oya ?) et la trouvèrent tellement gonflée par les pluies, qu' il était impossible de passer.

Beaucoup de voyageurs, qui étaient venus avant les Missionnaires attendaient sur la rive. Ils s' étaient construits des huttes de branches d' arbres pour y passer quelques jours, jusqu' à ce que l' eau soit retournée à un niveau normal tel qui leur permit de passer la rivière Il y avait parmi eux des païens et des musulmans.

Le P. Vaz arriva à ce campement improvisé et demanda à ces gens pourquoi ils attendaient.

Ils répondirent que l' eau était si haute et le torrent si rapide que le gué n' était pas praticable. Qu' ils avaient essayés plusieurs fois de passer, mais l' eau les emportait. Ils préféraient donc attendre quelques jours plutôt que de risquer leur vie.

Le P. Vaz entra dans la rivière et, mesurant la profondeur de l'eau avec un bâton qu'il tenait à la main, il arriva jusqu'à la moitié de la rivière n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux.

Il dit alors à ses ses compagnons de le suivre ce qu'ils firent aussitôt, suivis d'un petit nombre de païens. Le P. Vaz restait debout au milieu de la rivière tenant en main son batôn et ce ne fut que lorsque ses compagnons et les paiens qui les suivaient se trouvèrent en sûreté sur l'autre rive, qu'il alla les rejoindre.

Ce que voyant, les païens et les musulmans qui étaient restés en arrière, voulurent, eux aussi, traverser la rivière, mais, à peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils eurent de l'eau jusqu'aux épaules et durent reculer en toute hâte.

A Putlam le P. Vaz prit avec lui le P. Jacques Gonsalvez et le P. Michel de Mello pour visiter avec eux les chrétiens du Vannu de Kottyar et de Batticolâo.

A peine avaient-ils fait une journée de marche que le P. Joseph Vaz tomba gravement malade. Il ne pouvait pas marcher et ils avaient quatorze milles à faire pour arriver à un endroit ou le malade pourrait trouver un peu de confort relatif.

Il était donc naturel de revenir sur leurs pas et de retourner à Putlam où ils trouveraient leur maison, un médecin et enfin une église où l'on pourrait faire au père des funérailles chrétiennes, car il était très-mal.

Mais le P. Joseph Vaz sentait au fond de son âme une voix qui lui disait d'avancer quand même. Il le confia au P. Gonsalvez et lui dit qu'il se remettait entièrement entre ses mains et ferait tout ce qu'il lui ordonnerait.

Le P. Gonsalvez tint conseil avec le P. de Mello et répondit au père Vaz, que la Mission porterait moins de fruit s'ils y allaient sans lui. Il faut donc mettre toute confidence en Dieu, et aller en avant, car c'est pour sa gloire qu'ils avaient entrepris ce voyage.

On déposa donc le malade dans une charette traînée par un petit bœuf et on continua la marche.

Le P. Joseph Vaz se sentit bientôt mieux et, après peu de jours, il reprit toutes ses forces de manière qu'il put sans difficulté continuer le voyage à pied. Cela se passait en 1706.

La même année le P. Vaz se trouvait à Mantotte. On l'appela auprès d'une femme mourante. Il la trouva à la dernière extrêmité ; mais, tandis qu'il la confessait, elle se trouva complètement guérie et assez forte pour faire le lendemain même un pélerinage d'action de grâces, à pied, à une chapelle assez éloignée, où elle entendit la sainte Messe et reçut la Sainte Communion.

Dans la même ville de Mantotte, il y avait une femme chrétienne qui, depuis longtemps vivait dans le péché, et finit par être possédée par le diable. On fit des exorcismes.

Un jour, l'exorciste la somma de faire le signe de la croix : or il faut savoir que l'usage a été

établi à Ceylan, que les chrétiens disent toujours avant de faire le signe de la croix : per signum Crucis ab inimicis nostris libera nos Deus noster.

Le diable, pressé par l'exorciste s'écria par la bouche de la femme : ab inimicis nostris, patribus missionariis, libera nos Deus noster ! Et il abandonna la possédée.

Le Roi Vimala-Dharma Suria II, le protecteur du P. Joseph Vaz mourut en 1707. Son fils Narendra-Singha appelé aussi Kundasala lui succéda. Lui aussi était bien disposé envers les Missionnaires.

Un oncle lui disputait le trône et, comme il avait des partisans, la guerre civile éclata en 1709. On combattait dans les rues de Kandy et la ville était livrée au pillage.

A un moment donné, le P. Joseph Vaz craignit qu'on ne vint piller l'église et sa maison. Il appela les pauvres et leur distribua tout ce qu'il possédait, après quoi, il fit ouvrir toutes les portes et se mit à prier avec les Pères Gonsalvez et Miranda.

Les soldats n' osèrent pas entrer dans l' église et après que le danger fut passé, un bon chrétien meubla le presbytère beaucoup mieux qu' il ne l' avait été auparavant.

A cette époque l' état des chrétiens de Ceylan était tout autre que lorsque le P. Vaz était venu dans l' île.

La plus grande partie des Catholiques que les Hollandais avaient forcés d' abjurer la foi, où qui l' avaient fait pour des raisons d' intérêt, étaient de nouveau reçus dans l' Eglise, après avoir fait une pénitence exemplaire.

Trente mille païens avaient été convertis, et la foi avait été si fortement enracinée dans le cœur des fidèles, l' Eglise si bien organisée, que les Catholiques se sentirent assez forts pour braver ouvertement les lois pénales que multipliait le Gouvernement Hollandais et opposer une forte résistance à la persécution de leurs maîtres protestants.

Le P. Joseph Carvalho était mort ; mais huit autres Oratoriens Indiens travaillaient avec le

P. Vaz, tous remplis de son zèle et de son esprit apostolique. Et il y avait parmi eux des hommes éminents, comme le P. Jacques Gonsalvez.

CHAPITRE XXIII.

La dernière maladie.

Au mois de Janvier 1710. le P. Joseph Vaz qui depuis quelque temps souffrait d'une fièvre qui ne le quittait que pour le reprendre de nouveau, eut une attaque plus forte que d'ordinaire.

Il se trouvait alors à Kottyar, mission éloignée de Kandy de huit jours de marche. Il n'y avait à Kottyar ni médecin ni maison, aussi, à peine se sentit-il un peu mieux, qu'il résolut de partir pour Kandy. On le coucha dans un chariot et on le ramena ainsi dans la capitale.

A Kandy, grâce aux soins qu' on lui prodiguait, la fièvre cessa et il commença à reprendre ses forces ; mais il ne put les regagner entièrement. Ses jambes restèrent à demi paralysées. Tant de fatigues et de privations avaient réagi sur son organisme.

Le P. Joseph Vaz ne cessa néanmoins pas de travailler. Ne pouvant plus faire ses excursions lointaines, on le voyait tous les jours dans les rues de Kandy, se traînant avec peine à l' aide de son bâton. Il visitait les malades ou bien rassemblant autour de lui les enfants il leur faisait le catéchisme.

Quand ses souffrances ne lui permetaient pas même ce genre d' occupation, il passait toute la journée en priére,

Il avait appelé à Kandy le P. Jacques Gonsalvez et lui avait remis le soin de la mission.

Un jour que le P. Gonsalvez s' etait absenté de Kandy pour visiter quelques missions éloignées, on vint le chercher pour porter les derniers

sacrements à deux malades qui demeuraient dans deux villages distincts, chacun eloigné de Kandy d' une bonne journée de marche.

Comme il n' y avait pas d' autre prêtre à Kandy, le P. Joseph Vaz resolut de partir. On lui amena une de ces petites charettes en usage à Ceylan attelée d' un petit bœuf bossu.

Le premier voyage se passa heureusement. Le P. Joseph administra les Sacrements au mourant et ne se sentit pas trop fatigué lui-même.

Il n' en fut pas de même de la seconde excursion. Le P. Vaz était dans sa charette. Les guides conduisaient le petif bœuf sur un sentier étroit qui suivait le flanc d' une montagne. La charette versa et le Père Vaz tomba d' une grande hauteur jusqu' au fond du précipice.

Quand on le releva, il avait perdu connaissance. Au premier moment, les guides le crurent mort et ils eurent beaucoup de peine à lui faire reprendre ses sens. On le ramena à Kandy où il languit lontemps, et ce ne fut

que vers les fêtes de Pâques qui tombaient cette année en Avril, qu'il se sentit un peu mieux.

Mais ce ne fut qu' une amélioration passagère. Peu de jours après Pâques. il fut pris d' une fièvre très-violente. Il souffrait d' épouvantables douleurs de tête.

La maladie s' aggravait : ses jambes furent entièrement paralysées. Ses machoires se raidirent de manière qu'il resta pendant quelques jours avec la bouche si largement ouverte, que sa vue effrayait tous ceux qui l' approchaient. Il sentait de terribles douleurs daus tout son corps ; enfin un grand abcès se forma sur l' oreille droite.

Ses souffrances étaient terribles, surtout quand on pansait l' abcès. Tout son corps était pris de tremblement et les larmes lui coulaient des yeux.

Le P. Vaz supportait toutes ces peines avec la plus grande résignation : quand les douleurs augmentaient il invoquait le Saint Nom de Jésus et offrait ses souffrances au Sauveur crucifié.

Il ne pouvait pas parler, car chaque mouvement des lèvres provoquait dans l'abcès des douleurs aiguës. Néanmoins il se faisait porter tous les jours à l'église et faisait au peuple et surtout aux enfants des instructions touchantes.

Grâce à l'habileté des médecins, la fièvre l'abandonna, ses souffrances diminuèrent, mais l'abcès laissa sur la tête une grande plaie béante dont il ne devait plus guérir.

Ses forces diminuaient et il sentait que la mort approchait.

Le 10 Août, il écrivit au Supérieur des Pères Oratoriens de Goa, en lui parlant de son état et il le priait, qu' outre les messes et les prières qui se faisaient d'ordinaire pour les membres défunts de la Congrégation, il fit célébrer encore quelques messes de plus pour le repos de son âme et qu'il fît distribuer aux pauvres des aumônes à son intention. Et il ajoutait que cette lettre serait la dernière qu'il écrirait à son Supérieur.

Quatre mois se passèrent ainsi ; quoique ses

souffrances diminuaient et qu'il semblait reprendre un peu de forces, le P.• Joseph Vaz ne cessait de parler de la mort et de se préparer pour ce moment suprême.

Il ne pouvait pas célébrer la Sainte Messe, car ses jambes paralysées ne lui permettaient pas de rester debout à l'autel. Il recevait néanmoins presque chaque jour la Sainte Communion.

CHAPITRE XXIV.

Les derniers jours.

Dans les derniers jours de Décembre 1710, Le P. Joseph Vaz commença une retraite de dix jours. Mais déjà le sixième il ressentit de si fortes douleurs dans la plaie qu'il tombait évanoui. Le P. Jacques Gonsalvez, son confesseur, lui fit donc interrompre la retraite.

Le 7 Janvier, se sentant de plus en plus faible, il se démit, entre les mains du P. Joseph Menezes, de ses fonctions de Vicaire Général de l'Evêque de Cochin et de Supérieur des P. P. Oratoriens de Ceylan.

Le P. Menezes se trouvait alors à Putlam.

Le P. Joseph Vaz lui adressa la lettre suivante qu'il dut dicter, car il ne pouvait plus écrire.

" Révérend P. Joseph Menezès, mon Père Spirituel !

" Que l'amour de Dieu et du prochain demeure " toujours et ne cesse d'augmenter dans votre " cœur, dans le cœur des Pères qui sont avec " vous et dans celui de tous les fidèles.

" Que Dieu qui s'est fait homme pour notre " salut, accorde à Votre Révérence, au Père " Pierre Ferrâo et à tous mes frères, d'heureuses " fêtes de Noël, de la nouvelle année et de la " Sainte Epiphanie et qu' Il vous donne l'abon- " dance de Sa grace pour l'employer à Son " service et pour le bien des âmes.

" Je me sens mieux dans ce moment ; les " douleurs que j'éprouvais à l'oreille ont cessé, " mais la plaie reste toujours ouverte. Je ne " puis néanmoins regagner mes forces, et pro- " bablement je ne les regagnerai plus. Je " me sens toujours plus faible. A cause de " cela je ne dis plus la messe, je ne sors plus

" de l' église et il me semble que c' est un signe
" que la mort approche, que Dieu me l' envoie
" dans sa bonté infinie.

" Dieu me fait une grande grâce en m' avertis-
" sant de l' approche de la mort, en me donnant
" tant de temps pour m' y préparer, car j' aurai
" un grand compte à Lui rendre et cela m' effraie
" aujourd' hui plus que jamais.

" C' est pour cela que je désire mettre de
" côté toutes les occupations et toutes les autres
" pensées pour me preparer à la mort.

" Je vous prie donc, Révérend Père, de prendre
" sur vous le fardeau et l' office de Vicaire
" Général de cette Mission et celui de Supérieur.
" désignant aux Pères leurs stations et les
" changeant d' après les besoins, de manière, qu'
" autant que la chose est possible, aucune partie
" de la Mission ne soit dépourvue de prêtre.

" Si ces charges Vous paraissaient trop
" lourdes, acceptez-les quand même, par obéis-
" sance pour notre Evêque et notre P. Supérieur
" et priez-les ensuite de Vous en décharger.

" Moi, je ne puis le faire, car l' Evêque vous
" a choisi pour être mon successeur et c' est
" aussi la volonté de notre Père Supérieur.

" Ne faites pas attention que moi je vis en-
" core : je ne puis plus célébrer la Sainte Messe
" ni entendre les confessions ; qu' est-ce donc
" qu' une pareille vie ?

" Faites-moi la grâce de me dire que vous
" acceptez, pour que je puisse passer les quelques
" jours que Dieu me permettra de vivre encore
" dans l' obéissance et ne m' occupant plus
" que des choses dont le temps me presse de
" m' occuper. Votre indigne serviteur en Jésus-
" Christ : Joseph Vaz."

Huit jours après, n' ayant pas encore reçu de réponse, car les communications avec Putlam étaient longues et difficiles, le P. Vaz écrivit une autre lettre au Père Joseph Menezes :

" Révérend Père, mon Père Spirituel ! Que
" l' amour de Dieu et du prochain remplisse
" toujours notre âme.

" Me sentant chaque jour plus faible, je crois

" que le moment approche où mon âme aban-
" donnera ce corps mortel.

" Que V. Révérence en prenant la charge
" de Supérieur et la direction de la Mission,
" arrange toutes le choses de la manière qui,
" devant Dieu, lui semblera la meilleure.

" Quand à moi, je La prie de vouloir m' or-
" donner de prier Dieu pour qu' Il Vous donne
" ainsi qu' à tous les Pères la force d' âme et
" la santé nécessaires, pour que votre travail
" apporte d' abondants fruits :

" Je prierai autant que j' en aurai la force,
" car je ne suis plus bon à autre chose : Les
" forces me manquent pour m' occuper de la
" Mission. Je ne puis plus lire ; ce n' est
" qu' en faisant un effort et en me reposant
" souvent que je puis réciter le Bréviaire.
" Quand j' écoute une lecture, il ne m' est pas
" possible de concentrer mon attention. Je
" ne puis pas parler, à cause des douleurs que
" j' éprouve dans le côté droit de la tête dans
" la plaie que m' a laissée l' abcès.

" Priez tous, je Vous en prie, pour que Dieu " m' accorde une bonne vie, une bonne mort " et une heureuse éternité.

" Que chacun de Vous, en dehors de ce qui " est ordonné par les règles de notre Congré- " gation, dise trois Messes pour le repos de " mon âme et récite un office, seul ou en commun " avec les autres Pères. Je ne demande rien " de plus, car je connais la charité de mes frères ; " mais qu' ils offrent à mon intention ces trois " jours de prières.

" Que Dieu ait Votre Révérence dans Sa " sainte garde. Kandy 15 Janvier 1711. Votre " indigne serviteur, votre frère et votre obéissant " sujet : Joseph Vaz."

CHAPITRE XXV.

Mort du Pere Joseph Vaz.

Depuis les premiers jours de Janvier, le P. Joseph Vaz vivait plus retiré. Tout entier à la prière, il se préparait à la mort.

Le lendemain du jour où il avait écrit au P. Menezes, le 16 Janvier 1711, devait être le dernier de sa vie.

Il se confessa le matin et dit au Père Jacques Gonsalvez que ce serait sa dernière confession. Il le pria à trois reprises de tenir prêtes les Stes. Huiles.

Il prit une légère réfection et, quand on lui

on lui dit que plusieurs chrétiens étaient venus de Colombo pour le voir, il les fit appeler, leur distribua des chapelets, leur dit quelques paroles consolantes, et leur demanda de prier pour lui quand ils auraient appris sa mort.

Le P. Ignace Almeida n'était pas alors à Kandy. Depuis quatre mois il visitait des mission éloignées. Mais un jour il sentit comme une voie intérieure qui lui disait de rentrer à Kandy et, ne pouvant y résister il se mit en route.

Après une marche forcée de plusieurs jours il arriva dans un village assez proche de Kandy si faible et tellement fatigué qu'il résolut d'y rester pour la nuit.

Mais cette même voix intérieure le poussait à aller en avant.

Il se mit donc en route, traversa la rivière et arriva à Kandy quelques heures seulement avant la mort du P. Joseph Vaz.

Quand il entra dans sa chambre, il lui demanda comment il se sentait ? Le P. Vaz lui répondit

qu'il était très-faible et qu'il ne vivrait plus longtemps.

A l'heure accoutumée, lê P. Vaz se fit porter à l'église où il récita le Rosaire avec les deux Pères et le peuple.

Il ne toucha pas au souper et, après l'examen de conscience, il se fit conduire dans sa chambre.

Un moment à peine s'était écoulé qu'il appela à haute voix les Pères et les pria de lui donner l'extrême onction, car il se sentait faible et près de mourir.

Les Pères, croyant qu'il n'y avait pas encore de danger imminent et croyant que la faiblesse venait de ce qu'il n'avait pas pris de nourriture depuis le matin lui apportèrent du bouillon chaud.

Il ne voulut pas y toucher, car c'etait un Vendredi. Obéissant à son Confesseur il essaya d'en prendre un peu, mais ne put rien avaler.

Il demanda alors de ne plus tarder avec l'extrême Onction.

Il se confessa au P. Jacques Gonsalvez et, priant à haute voix, tenant en main le Crucifix que lui avait envoyé Mgr. de Tournon, il reçut le Saintes Huiles.

Il appella ensuite les enfants qui lui servaient la Sainte Messe, et parla longtemps avec eux, les exhortant à persévérer toujours dans la crainte et l' amour de Dieu.

Le P. Gonsalvez et le P. Almeida s' approchèrent alors de sa couche et le prièrent de leur laisser aussi un souvenir. Le P. Vaz leur dit en Singalais: " Souvenez-vous toujours qu' il " est bien difficile de faire à l' heure de la mort " ce qu' on a négligé de faire pendant la vie."

Il eut alors un paroxysme de fièvre et, comme les Pères s' empressaient auprès de lui, il leur dit d' aller se reposer et, quand ils verraient que le paroxysme a cessé, qu' ils lui mettent en main le cierge bénit, car ce sera le signal de la mort. Et il recommença à prier en s' adressant plusieurs fois à ceux qui étaient présents pour leur recommander son âme.

Il prit en main le Crucifix et le cierge allumé et commença à faire un acte de foi, disant qu'il mourait dans la religion catholique, dans laquelle il avait vécu obéissant toujours à la Sainte Eglise.

Il le répéta plusieurs fois, après quoi il dit de commencer les prières des agonisants et répondait lui-même pendant les Litanies : *Ora pro me.*

Il pria ensuite les assistants de ne plus lui parler, car il voulait passer ses derniers moments avec Dieu.

Le paroxysme passa : Les Pères se souvenant de ce qu'il leur avait dit présentèrent le cierge bénit qu'il prit lui-même de leurs mains et, prononçant le Nom de Jésus, il expira doucement à l'heure de minuit.

Le P. Gonsalvez et P. Almeida s'agenouillèrent près du lit de mort et entonnèrent le : Subvenite Sancti Dei.

CHAPITRE XXVI.

FUNERAILLES.—TEMOIGNAGES.

La nouvelle de la mort du P. Vaz se répandit aussitôt dans la ville et, malgré la nuit un grand nombre de Chrétiens accourut à l' église.

Le lendemain, le P. Gonsalvez fit porter la nouvelle au roi qui témoigna un profond chagrin et donna ordre aussitôt à tous les Chrétiens du palais d' aller aux funérailles.

On revêtit le corps d' ornements sacerdotaux et on le déposa au milieu de l' église sur un lit de parade aussi beau que les circonstances

permettaient de le faire, entouré de cierges ardents.

Le peuple venait en foule, non seulement de Kandy et des villages environnants, mais même de localités éloignées de la ville de trois ou quatre jours de marche.

Mûs par un sentiment semblable à celui qu' avait éprouvé le P. Almeida, ils s'étaient mis en route pour Kandy sans trop savoir pourquoi.

Les funérailles durèrent trois jours, et ce ne fut que le Lundi 19 Janvier, après un éloge funèbre prononcé par le P. Gonsalvez qu' on mit le corps dans un cercueil de bois, tendu à l'intérieur d'une riche étoffe de soie et qu'on l'ensevelit dans l' église de N. D. de la conversion des Païens que le P. Vaz avait bâtie à Kandy, dans le faubourg de Bogambra.

Le corps fut enseveli devant le maître autel.

Le P. Vaz mourut dans sa soixantième année Son apostolat à Ceylan avait duré 24 ans. Il

était de taille moyenne ; ses traits étaient beaux ; il avait un maintien digne et sympathique.

Il existe de lui un portrait qui se trouve dans le cloître du presbytère de la cathédrale de Colombo, C'est une mauvaise peinture, très-vieille, à demi-effacée. Je doute qu'elle représente véritablement ses traits, car elle a dû être faite bien après sa mort, lorsque la paix fut rendue à l'église.

On y montre aussi son manteau en étoffe de coton bleu, comme le portaient les Pères Oratoriens à Ceylan.

Immédiatement après sa mort, le P. Jacques Gonsalves écrivit au nouveau Supérieur, le Père Joseph Menezes qui se trouvait encore à Putlam.

“ Peu après avoir écrit à V. Révérence la lettre “ dans laquelle il disait que sa mort était proche, “ ou plutôt qu'il s'approchait de la vie éternelle, “ le lendemain, 16 Janvier, après l'arrivée du “ P. Almeida, qui nous avait rejoint ce soir “ même, tandis que nous récitions ensemble avec

" lui les prières prescrites par notre règle et " prenions la discipline, notre Très-Révérend " Père fut pris d'un très-fort paroxysme et il " nous dit que, dès que ce paroxysme cesserait, " la mort viendrait immédiatement. Il nous " pria donc de commencer les prières des ago-" nisants et de lui mettre en main le cierge al-" lumé et, conversant avec Dieu, prononçant des " paroles qui nous édifiaient tous, avec une " expression de félicité dans ses traits, à minuit, " il rendit son âme entre les mains de son " Créateur."

Le P. Barthélemy de Quental, Supérieur de l'Oratoire de Lisbonne, en écrivant aux Religieux de son Ordre à Goa, leur présentait toujours le P. Vaz comme l'exemple qu'ils devaient imiter.

Lorsque la nouvelle de sa mort arriva en Europe, les Pères de l'Oratoire de Venise écrivirent au Supérieur de Goa :

" Revme. Pater in Christo ! Mirabilia quae " de P. Josepho Vaz nostrae congregationis " Oratorii sacerdote Missionario, a Fr. Antonio

"a S. Francisco Reformato audivimus ad te
"recurrere nos compellunt. Supplices igitur
"Revme Pater, tuam imploramus humanitatem,
"ut de iis quae ab eodem Patre, vel si quae ab
"aliis patrata in Dei gloriam cedunt, sive ani-
"marum conversionibus, sive miraculis, sive pas-
"sionibus, sive laboribus pro Christo susceptis
"nos certiores facias ; unde si visu digni non
"sumus, saltem auditu recipientes Deum glori-
"ficare possimus. Pietas ipsa quae nos has
"tibi supplicationes exhibere facit, te quoque in
"nos reddat benignum ut nostrae audaciae com-
"pati et nostra desideria adimplere digneris.
"Te Deus servet incolumem. Nos tanti bene-
"ficii semper memores erimus, semperque
"Tuae Revmae Paternitatis, addictissimi in
"Christo servi, Patres Congr. Oratorii Vene-
"tiarum. Venetii 21 Aprilis 1715."

La réponse à cette lettre serait un document des plus intéressants. Malheureusement il n'a pu être retrouvé. Son Eminence le Cardinal Capecelatro a daigné faire faire à ma demande des recherches dans les Archives de l'Oratoire de

Venise et malgré que ces Archives soient bien conservées, on n'a pu y trouver le document en question. Cela s'explique par les difficultés de communication à cette époque entre l'Inde et l'Europe et les dangers et les risques auxquels étaient exposées les correspondances que l'on confiait aux navires qui circulaient entre ces deux contrées.

Jean II Roi de Portugal écrivant au sujet de la Mission de Ceylan le 11 Avril 1726, appelait le P. Joseph Vax : " Grand serviteur de Dieu, " fondateur de cette Mission vraiment aposto- " lique."

La question de la béatification du P. Joseph Vaz fut soulevée pour la première fois par Dom François de Vasconcellos S. J., Evêque de Cochin au diocèse duquel appartenait l'ile de Ceylan.

Le procès fut commencé à Goa vers 1737 et l'on y consigna un grand nombre de miracles, attribués à l'intercession du P. Vaz, après sa mort.

Mais comme on avait négligé des formalités essentielles, le procès fut annulé par le Pape Benoît XIV qui ordonna de le recommencer. Mais les troubles du régime du malheureux Pombal ne permirent plus de le faire et le procès n'a plus été repris.

Les documents de ce procès annulé par le Pape doivent se trouver dans les Archives de la S. Congrégation des Rites.

D'autres documents relatifs au P. Joseph Vaz pourraient se trouver dans les Archives de la S. Congrégation de la Propagande, dans les dossiers de la Légation en Asie du Cardinal Maillard de Tournon, et dans les papiers relatifs aux Indes des années qui précédèrent cette légation.

On trouverait aussi peut-être quelque chose dans les Archives de la Compagnie de Jésus, car c'était le P. Provincial du Malabar résidant à Manapad qui était l'intermédiaire entre le P. Vaz et ses supérieurs ecclésiastiques et qui facilitait les communications entre Ceylan et l'Oratoire de Goa.

A Goa aux Archives de l'Archevêché on ne peut rien trouver. Tout ce qu' il y avait d'archives dans cette ville a été probablement perdu durant les convulsions qui ont accompagné et suivi le règne de Pombal ; mais on pourrait peut-être trouver quelque chose à Lisbonne [1].

(1) On conserve dans les Archives de la Secrétairie de Goa les Rapports que les Supérieurs des Orders Religieux faisaient chaque année au gouvernement. Il y a parait-il dans ces Rapports beaucoup de détails sur la vie et sur l'Apostolat du P. Joseph Vaz.

CHAPITRE XXVII.

La Mission de Ceylan.

Après la mort du P. Vaz, le P. Joseph de Menezes prit en main l'administration ecclésiastique de Ceylan. Il mourut en 1717 laissant les chrétientés fortement organisées.

Il y avait alors dans l'île 70,000 chrétiens, 15 grandes églises et plus de 400 chapelles.

La plus grande partie se trouvait sur le territoire Hollandais, malgré que les Missionnaires ne pouvaient pas encore y demeurer et devaient se contenter de s'établir près des frontières, d'où ils faisaient de fréquentes excursions réunissant les

Chrétiens en secret et la nuit, comme ils l'avaient fait au temps du P. Vaz. (1)

Le roi Kundasala, qui s'était toujours montré favorable aux catholiques mourut en 1739, sans laisser de fils.

Le trône de Kandy échut à son beau-frère Sriwejaya-Rajah-Singha de la famille des Nayakers, rois de Madura.

Ce changement de dynastie ne présageait rien de bon pour la Mission, car Madura avait

(1) Harward, dans l'introduction de son livre sur les Missions Wesleyennes p lxvii, fait un résumé de l'Histoire de Ceylan et arrivé à l'époque de la domination Hollandaise, il parle en ces termes des pères Oratoriens que succédèrent au P. Joseph Vaz :

" Malgré tous ces désavantages (la persécution) les Missionnaires
" Romains venus des Etablissements Portugais de Goa, continuèrent
" leur activité. Ils réussirent à bâtir un nombre considérable
" d'églises et attachèrent à leur religion des milliers d'adhérents
" dévoués. Et ce n'est que rendre justice à cette classe de Chrétiess
" natifs que de dire qu'en général ils sont plus détachés des usages
" des païens, plus réguliers à assister au service divin de leur religion
" et que leur conduite générale est plus d'accord avec les préceptes
" de la morale Chrétienne, que celle des sectateurs de toute autre
" religion, quel que soit leur nombre à Ceylan."

Ce témoignage d'un ministre Wesleyen hostile aux Catholiques a son poids et si on le compare avec ce que disait Knox, un peu plus d'un siècle auparavant (voir page 46 note) on peut juger du résultat du travail de ces pères Oratoriens natifs, au milieu des difficultés sans nombre et de la plus cruelle persécution.

toujours été un des principaux centres du paganisme aux Indes.

Et en effet, le parti hostile aux catholiques, qui avait été contenu par l'énergie des deux derniers rois, prit bientôt le dessus et acquit une grande influence à la cour de Sriwêjaya.

Mû par leurs intrigues, le roi proscrivit en 1743 le culte Catholique dans tout son royaume, fit démolir les églises principales de Kandy, Putlam et de Chilaw, et exila les missionnaires.

Son successeur Kirti-Sri-Rajah-Singha alla encore plus loin : Il condamna tous les Catholiques à l'exil et fit expulser en 1746 les Chrétiens des villages de Vavvodda et de Kallougalla.

Mais bientôt après, la famine et la peste ayant dévasté son royaume, il permit aux Catholiques de s'établir à Vahacotta, village très-éloigné, dans une contrée sauvage et d'y bâtir une église. Il leur restitua en outre les images enlevées à l'église de Kandy, mais ne permit pas qu'un prêtre vînt chez eux.

A mesure que l'Eglise catholique se développait dans leurs domaines, les Hollandais protestants devenaient de plus en plus acharnés à la persécuter.

Un édit du 11 Janvier 1715 défendait aux catholiques, sous les peines les plus sévères, toutes réunions publiques ou privées.

Le 31 Janvier de la même année, défense fut faite aux Missionnaires d'administrer le Baptême sous aucun prétexte.

Le 25 Mars 1733, les lois pénales de 1658 contre ceux qui donnaient l'hospitalité à un prêtre catholique etaient remises en vigueur.

Malgré tous ces édits, un père Oratorien résidait à Colombo : son nom ne nous est pas connu. On l'appelait Antoni Cochial, c'est à dire, Antoine de Cochin, parce que, pour éluder la vigilance des protestants il vivait travesti en pêcheur Malabar.

Le P. Antoine demeurait à Colombo dans la rue de Maliban chez un pêcheur Singalais. Il passait pour son domestique : le jour, il vendait

du poisson sec et la nuit il administrait en cachette les sacrements aux Chrétiens et célébrait la Ste Messe dans quelque maison isolée.

Le P. Antoine réussit ainsi à exercer le S. Ministère pendant plusieurs années, mais un jour, c'était en 1740, il fut trahi : les soldats Hollandais venaient pour le saisir. Il n'eut que le temps de s'enfuir.

Il courait le long du rivage vers les quartiers de Mutuwal et de Modera où les Chrétiens auraient pu le cacher, lorsqu'il fut arrêté par un groupe de pêcheurs Bouddhistes et Musulmans, qui, depuis plusieurs jours faisaient des sacrifices au Diable pour faire reculer la mer qui rongeait le rivage sur lequel d'habitude ils séchaient leurs filets.

Ils reconnurent le P. Antoine et, ayant entendu dire des Chrétiens qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il demandait, ils le saisirent en disant : " Si tu obtiens de ton Dieu que la mer laisse " en paix notre rivage et se retire plus loin, nous " te protégerons contre les Hollandais."

Sur ces entrefaites, les soldats arrivèrent et l'officier protestant qui les commandait, voyant l'embarras du pauvre prêtre, se mit à rire et lui dit que, s'il faisait ce qu'on lui demandait, on le laisserait tranquille et libre d'exercer son ministère tant qu'il le voudrait.

Le P. Antoine prit l'étole qu'il portait avec lui ; il planta une croix à l'endroit le plus menacé, se mit à genoux et pria.

Tandis qu'il était en prière, la mer se retira et laissa à découvert un banc de sable de plus de cent mètres de largeur, qui s'exhaussa de manière que les flots ne purent plus le couvrir.

Les soldats étonnés se retirèrent et n'osèrent pas toucher au prêtre qui continuait à prier.

Comme cet évènement produisit une grande impression sur les pêcheurs de Colombo, et que c'est une race turbulente avec laquelle il faut compter, le Gouvernement Hollandais se vit contraint de ratifier la promesse de l'officier. Il donna au P. Antoine la terrain gagné sur la

mer et lui permit d'y construire une petite chapelle en terre.

Cette chapelle était si misérable que les protestants l'appelèrent par dérision Cochi-Kadè, la boutique de l'homme de Cochin, mais depuis ce jour le P. Antoine put exercer librement son ministère. It le fit jusqu'à sa mort et fut enterré dans sa modeste chapelle.

Sur l'emplacement de cette chapelle s'élève aujourd' hui l'église de St. Antoine, l'une des plus pieuses et des plus fréquentées de Colombo et tout le quartier à pris le nom de Cochicadé.

Le P. Antoine etait Indien de la caste des Brahmes.

Ce fut ainsi que le culte catholique fut pour la première fois toléré à Ceylan par le gouvernement protestant Hollandais.

La persécution néanmoins continuait toujours. Une proclamation du 15 Avril 1758, mettait une lourde taxe sur les marriages des Catholiques.

Mais les Catholiques étaient déjà assez forts pour résister à ces lois, malgré qu'on les renforçait toujours et qu'on punissait sévèrement ceux qui y désobéissaient ouvertement.

Déjà en 1750 les Catholiques de Negombo présentèrent au Gouvernement une pétition dans laquelle ils exigeaient la liberté de professer la religion Catholique.

Le Consistoire protestant exigea du Gouverneur que cette occasion fut saisie pour infliger aux Catholiques de Negombo une punition exemplaire, mais le Gouverneur et son conseil comprirent l'inefficacité et l'odieux d'une nouvelle persécution, ils se contentèrent donc de laisser la pétition sans réponse.

Alors les Catholiques de Kalutara, ville située au Sud de Colombo, commencèrent à célébrer ouvertement les fêtes dans leur église. Le Gouverneur fit saisir les chefs du mouvement et les fit exiler à Tuticorin—mais les autres bourgades suivirent l'exemple de Kalutara et, quand les autorités protestantes voulurent

intervenir, elles se défendirent les armes à la main.

Et de cette manière, les Catholiques de Ceylan à force d'énergie et d'organisation, intimidèrent leurs persécuteurs en revendiqnant leurs droits. Et ils réussirent.

Dans les instructions que le Gouverneur Van Imhoff laissait à son successeur le Baron Eck il insistait sur la nécessité d'employer des moyens efficaces pour réagir contre le développement de la religion catholique. (1)

Mais le Baron Van Eck qui prit l'adminis-

(1) Voici les paroles de Van Imhof :—" Les prêtres Catholiques " font beaucoup de mal à la Compagnie Hollandaise. Ils sont " ardents et zélés dans leur opposition à ses intérêts et très unis " entr'eux. Et c'est mon opinion que la Compagnie ne pourra " jamais prospérer à Ceylan tant qu'ils n'auront pas été combattus " par des prédicateurs de notre propre religion plus capables que " ceux que nous y avons à présent."

Il est évident qu'il y a de l'exagération dans ces paroles. Ce que Van Imhof appelle les intérêts et la prospérité de la Compagnie Hollandaise ce ne sont que les intérêts et la prospérité du protestantisme contre lesquels les Missionnaires réagissaient avec force et avec énergie, car il ne leur venait pas même la pensée de réagir contre les interêts commerciaux.

Mais en même temps, ces paroles montrent clairement combien était solide l'organisation que les P. P. Oratoriens indigènes avaient donnée aux Catholiques de Ceylan, organisation avec laquelle devait déjà oompter le Gouvernement persécuteur.

tration de Ceylan en 1762 était un homme d'un caractère droit. Il lui répugnait de persécuter des gens paisibles et laborieux pour la seule raison qu'ils étaient Catholiques. Il voyait aussi combien il était peu politique pour un gouvernement aussi mal assis que l'était celui des Hollandais à Ceylan de s'aliéner une population aussi nombreuse et bien organisée que l'étaient les Catholiques.

Non seulement il ne les persécuta pas, mais il permit même à deux Pères Oratoriens de le suivre dans son expédition contre le roi de Kandy, quand il prit cette ville et la tint occupée par ses troupes pendant plusieurs mois.

Le Baron Van Eck mourut en 1765, et sous ses successeurs : Falck, Van der Graaf et Van Angelbeck, les Missionnaires Catholiques purent même résider sur le territoire Hollandais à condition toutefois de ne pas porter l'habit ecclésiastique en dehors de l'église.

Cette tolérance exaspérait le Consistoire Protestant, qui parvint encore à extorquer au

Gouvernement des édits comme celui du 24. Décembre 1776, qui déclarait nuls les marriages catholiques, leur ordonnait d' enterrer leurs morts dans les cimetières protestants en payant des taxes exorbitantes et fermait aux Catholiques l' accès aux emplois civils.

Mais ces lois destinées seulement à asssouvir la haine du Consistoire protestant devaient rester lettre morte et, de fait, lorsque en 1796 les Hollandais durent remettre Ceylan aux Anglais, les Catholiques n' étaient plus persécutés depuis près de trente ans.

Mais les lois pénales existaient tout de même. Elles furent abolies par une ordonnance du Gouverneur Anglais Sir Alexandre Johnstone du 27 Mai 1806 qui assurait aux Catholiques le libre exercice de leur religion.

CPAPITRE XXVIII.

La Mission de Ceylan (suite).

Dès lors, les Pères Oratoriens établirent à Colombo le centre de leur Mission.

En 1836, Ceylan fut séparé du diocèse de Cochin et érigé en Vicariat-Apostolique qui fut divisé en deux en 1875.

Les Oratoriens Indiens, avaient commis l'erreur de ne pas accepter dans leur Congrégation des indigènes de Ceylan et n'admettaient que des Goanais de la Caste des Brahmes. Séparés maintenant de la métropole par le

schisme Goanais auquel ils avaient refusé d'adhérer, ils ne pouvaient plus se recruter et s'éteignirent vers cette époque.

Leur apostolat à Ceylan avait duré un siècle et demi et ils laissaient dans cette île 110,000 Catholiques.

Après la conquête de Kandy, le Gouvernement Anglais ne permit pas tout de suite aux Missionnaires Catholiques d'aller s'établir dans cette ville. La conquête n'était pas encore affermie, le peuple n'était qu'à demi soumis et le pays peu sûr. On craignait donc pour le moment que le rétablissement des Missions ne donnât aux païens un prétexte pour se soulever contre la nouvelle domination ; et si les Missionnaires étaient assassinés, le Gouvernement aurait dû intervenir pour punir les coupables ; or, il voulait éviter toute complication. C'était donc simplement par prudence que l'on fermait encore aux Missionnaires le royaume de Kandy.

La permission fut néanmoins accordée en Avril 1817, à un Père Oratorien d'aller visïter

les quelques familles catholiques qui restaient encore à Vahacotta, à condition pourtant qu'il ne resterait que peu de jours à Kandy.

Ce ne fut qu'en 1873 que la Mission de Kandy put être rétablie.

Il y avait un siècle précisément que l'église bâtie par le P. Joseph Vaz et dans laquelle reposait son corps avait été détruite par ordre du roi Srivejaya et il ne restait plus même de tradition sur l'endroit où elle se trouvait.

On ne connait donc pas le lieu de sépulture de l'Apôtre de Ceylan. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle doit se trouver dans le faubourg appelé Bogambra.

C'était jadis un lac artificiel entouré de maisons d'un côté seulement. Entre le lac et les montagnes l'espace où l'on pouvait bâtir devait être très-restreint.

Le lac a été comblé et on a élevé dans cet endroit des édifices publics : la station du chemin de fer avec ses dépendances, des casernes

de police, une prison et le marché municipal. A part cela, il n' y a qu' une maison particulière et des huttes d' indigènes.

Un architecte Catholique qui avait assisté à la construction de ces édifices m' a assuré qu' en creusant les fondements on n' avait rencontré aucune trace de l' ancienne église.

Du reste l' endroit où se trouvent ces bâtisses devait être le fond du lac.

Reste à savoir si le corps du P. Joseph Vaz n' avait pas été exhumé pour être transporté ailleurs? Je croirais que non. Premièrement, il n' y a aucune tradition qu' on l' aît fait. En second lieu, si on l' avait transporté en lieu sûr, ce lieu ne serait pas incounu. Le piété des fidèles en aurait conservé la mémoire.

De plus, tout semble confirmer que la dépouille mortelle de l' Apôtre de Ceylan repose encore dans l' endroit où elle avait été ensevelie par les Pères Gonsalvez et d' Almeida.

Quelque temps après la mort du P. Vaz, la

nouvelle s'était répandue à Kandy, que les Pères Oratoriens avaient emporté son corps à Goa.

Le roi Kundasala en fut ému jusqu' au point que le P. Gonsalvez dut ouvrir le tombeau devant ses délégués. Il entr' ouvrit le cercueil et en retira pour le leur montrer un soulier parfaitement conservé avec les os du pied dedans.

La persécution de 1743 survint inattendue et les Pères exilés de Kandy n'eurent naturellement pas le loisir d'emporter le corps avec eux.

Il n'est pas possible de supposer que les deux Pères qui accompagnaient en 1763 l'expedition du Baron Van Eck l'eussent fait car ils auraient conservé la mémoire du lieu où ils l'avaient déposé.

Le corps du P. Vaz doit donc reposer encore dans sa sépulture primitive de Kandy.

Citons en terminant le témoigage que plusieurs auteurs protestants donnèrent à l'Apôtre de Ceylan. :

Harward toujours hostile aux Catholiques, dans son Histoire des Missions Wesleyennes aux Indes et à Ceylan appelle le P. Joseph Vaz "un second François Xavier." ([1]).

Sir J. Emerson Tennent qui fut Lieutenant Gouverneur de Ceylan en 1847, écrit dans son ouvrage : Christianity in Ceylon p. 51.

"Parmi les Missionnaires Catholiques les "plus distingués il faut citer Joseph Vaz de

---

(1) Voici les paroles de Harwood : " Les territoires Kandians 'étaient visités par les Missionnaires Catholiques, et ces Mis- 'sionnaires donnèrent quelques exemples illustres de leur pieuse 'dévotion à la cause du Sauveur. La mémoire des noms et des " travaux de plusieurs ont été préservés de l' oubli. Parmi eux le " Père Joseph Vaz, tient une place distinguée. Le zèle et l' esprit " de piété et de bienveillance qu' il a manifesté dans le cours de "ses missions, lui donnent le droit au titre de second Xavier." Hist. des missions Wesleyennes, ed. 1823. p. lxiii.

Dans un autre endroit (p. 331) il cite un ancien document, dans lequel il est dit que l' église dans laquelle avait été déposé le corps du P. Joseph Vaz se trouvait *au bord du lac* de Kandy, dans un endroit appellé Bogambra.

C' est une précieuse information ; car elle diminue de becoup l' espace sur lequel on doit chercher son tombeau.

Un indigène du sud de Ceylan m' écrivait récemment que d' après une tradidion conservée dans sa famille le tombeau du P. Joseph Vaz se trouvait à l' endroit où les Musulmans avaient élevé un autel sur lequel ils offrent des sacrifices.

Jusqu' à présent, je n' ai pas découvert cet autel, mais c' est aussi une information qui n' est pas à dédaigner, car les Musulmans ont l' habitude de construire des édicules à l' endroit où se trouve un tombeau vénéré.

" l' Oratoire de Saint Philippe de Néri de Goa, " dont les aventureux voyages, les prisons, et " son zèle extraordinaire aü service de son église " ont fait que les Catholiques de Ceylan ont pour " sa mémoire une vénération presque aussi " grande, que ceux des Indes pour Saint Fran- " çois Xavier."—

Le P. Joseph Vaz peut être considéré à juste titre, comme le fondateur des Missions actuelles de Ceylan, car, lorsqu'il arriva dans cette île les anciennes missions portugaises n'étaient plus qu'une ruine et il ne restait presque plus de Catholiques.

KANDY, 20 *Août* 1894.

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES MATIERES.

PAGE.

PAGE.

PAGE.